

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

16^{ME} ANNÉE, No 793.—SAMEDI, 15 JUILLET 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE DEJEUNER SUR L'HERBE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 15 JUILLET 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Étude sur la liberté individuelle, par de Marchi.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Poésie : La chose éternelle, par M. Birig.—Le doigt de Dieu, par F. S.—Portraits, par A. Piazzini.—Reconnaissance, par P. Lirette.—Gretchen, par Jean Remuna.—Montfort-Arundel, par de Thermes.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—La société canadienne de Paris, par Dr E. Plamondon.—Poésie : Aux petits oiseaux, par V. Lafleur.—Une bonne nomination, par F. Picard.—Bromètre économique.—Henri IV et l'habitant.—Jeux et amusement.—Gravure devinette.—Poésie : Au gré du vent, par A.-H. de Trémaudan.—L'hospitalité chez les nègres, par A. Pilgrim.—Conseils pratiques.

GRAVURES : Le déjeuner sur l'herbe.—Portrait de Dr J.-N. Legault.—A travers le Canada : Arundel : L'Orphelinat ; Les orphelins ; Groupes d'invités ; Sportsmens en route pour le lac Labelle.—Beaux-Arts : Sous la feuillée.—Jeu de physionomie.—Familiarités entre jeunes.—Gravure du feuilleton Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

ÉTUDE SUR LA LIBERTÉ INDIVIDUELLE

Une des plus inoffensives et des plus douces monomanies humaines est le besoin que certains hommes éprouvent de parler d'eux-mêmes. Il faut cependant distinguer le mobile de ces préoccupations de leur petite personne—car nous sommes tous, pris individuellement, de très faibles puissances, qui n'avons qu'un droit : celui de coopérer au travail commun pour atteindre un but de perfectibilité de la race à laquelle nous appartenons.

L'un de ces mobiles, le plus commun, est de se mettre en évidence par vanité, par ostentation puérile ou par un charlatanisme outrecuidant inspiré par l'intérêt excessif primant le mérite. Ce mobile, sous le masque d'une dignité de commande, côtoie la sottise, l'imbécillité ou des instincts bas, que l'homme sérieux rejette avec dédain sans s'y arrêter. Un autre genre est celui des hommes de valeur, d'une nature orgueilleuse, d'un esprit dominateur, autoritaire, qui s'imposent par le besoin de briller.

Un troisième genre est celui des intelligences timorées mais réelles qui aspirent à s'appuyer de l'opinion d'un esprit judicieux, soit que cette timidité puisse être attribuée à un état naturel ou qu'elle soit la conséquence d'une confusion de l'état mental après une longue tension d'esprit sur le même sujet. Une longue fixité de la pensée peut oblitérer les facultés normales de l'individu, obscurcir la netteté de sa

perception et arriver à créer dans son cerveau une sorte de scotodie passagère. Si le travail persévérant soutient les hommes de cette catégorie, ils acquièrent la vraie science et attendent qu'on les apprécie, n'ayant aucune autre excuse pour sortir de leur réserve habituelle que les privations réelles et la faim, qui forcent toutes les barrières dont a pu s'entourer la dignité humaine.

Ces réflexions me conduisent à vous exprimer mon faible pour les autobiographies, lorsqu'elles sont sincères : les pensées qui en forment le fond étant incontestablement supérieures comme enseignement, si le talent d'exposition est le même, à tout ce que l'esprit d'observation a pu développer dans les études psychologiques.

L'écrivain qui se met en face de soi-même doit dépouiller toute vanité personnelle ou professionnelle, mais, si franc qu'il soit, il aura une tendance à se regarder intérieurement d'une certaine façon, en penchant naïvement vers l'indulgence devant ses erreurs, dont il trouvera finalement l'excuse, s'il n'arrive pas à s'en féliciter, comme certains terre-neuve de la vie mondaine se glorifient de certaines complicités immorales agrémentées de jouissances personnelles par la conviction de s'être substitués à une promiscuité plus grave. C'est pourquoi, j'ai introduit la restriction justifiant ma préférence et j'ajoute que je n'ai pu découvrir cette sincérité que dans deux caractères également épurés et affranchis des préjugés sociaux ; ceux qui s'étaient purifiés au contact de cette flamme dévorante de la souffrance qui assujettit d'abord, et, d'épreuve en épreuve, libère l'homme de tout assujettissement ; ceux qui ont par leur grande supériorité percé à jour l'inanité des prétentions humaines et les nombreuses incohérences des bases sur lesquelles évolue la société.

Ces deux types voient la vie et le corps social de haut et n'ont pas les mesquineries dans le caractère qui arrêtent la sincérité ; malheureusement le premier de ces types, s'il n'est soutenu par l'esprit religieux et ce dogme puissant de la foi, peut, par la succession des révoltes instinctives et à bout d'arguments effectifs, arriver à cette révolte brutale de l'anarchie qui, somme toute et après mûre réflexion, me semble être suggérée à ces désespérés par cet autre moyen de vider une question, qui s'appelle la guerre. Elle aussi tue des innocents pour la défense d'une idée, avec cette différence qu'elle atteint un résultat et que le malheureux anarchiste, isolé pour défendre son principe, fait une œuvre sanguinaire insuffisante pour faire triompher une idée ; son œuvre est donc non seulement anti chrétienne, mais déséquilibrée dans sa sincérité.

Il y a un troisième caractère qui possède la sincérité : c'est celui qui s'élève jusqu'à la sainteté ; mais ces caractères là, on les compte non pas dans les pays, mais dans l'histoire de l'humanité, car ils doivent posséder les qualités sublimes et transcendantes qui ne se sont trouvées réunies, d'une façon complète, que dans une figure : celle du Christ, qui symbolise la perfection. Les uns aspirent à l'imitation de cette sainteté, ce sont les plus respectables : les autres font semblant d'y aspirer, par hypocrisie empruntée à la crainte, sous la pression de la sujétion, ou sous l'aiguillon de l'intérêt, suscité par l'excitation de l'orgueil. Tristes figures machinales ou perverses, indifférentes et superficielles dans leur égoïsme, ou exploitant d'une façon ignominieuse le sacré qu'elles placent au même niveau que le profane ; or de toutes les prostitutions de la conscience, celle-ci mérite la flétrissure la plus infamante que puisse imprimer l'humanité sur l'épaule de ses condamnés : car elle n'atteint pas quelques individus isolés, elle fait effondrer le principe moral dans la masse. Ces croyants incapables de convictions nettes aspirent aux vertus faciles, comme celles enseignées par l'esprit pratique des américains qui, sans tenir compte d'aucune considération morale, n'escomptent que les succès à courte échéance, à l'instar des matérialistes qui se soucient fort peu de ce qu'il adviendra de leur personne dans l'autre monde. Ils convoitent la gloire éternelle sans sacrifice, comme les Américains avant la guerre convoitaient la

grandeur présente et future sans abnégation et sans unité de principes.

Rappelez-vous la parole de Bossuet : " Mettons aux mains un de ces protestants indifférents, soci-niens, pajonistes, arminiens (car tous ces noms symbolisent fort) avec quelque bon réformé et voyons s'il pourra le vaincre par les principes communs de la Réforme."

Bossuet, à l'appui de son texte, cite les trois règles qui doivent guider cet indifférent. " La première ordonne : de ne connaître nulle autorité que celle de l'Écriture, qui seule est divine. La seconde dit : que pour obiger, l'Écriture doit être claire. La troisième énonce que l'Écriture, si elle paraît enseigner des choses inintelligibles, où la raison ne peut atteindre, comme une Trinité, une Incarnation et le reste, doit être tournée au sens dont la raison peut s'accommoder, quoiqu'on semble faire violence au texte."

A priori vous apercevez l'incohérence et l'absurdité d'un enseignement dont la base est aussi chancelante. Quel principe, quel édifice pouvez-vous ériger sur ce sol mouvant comme un banc de sable ! Quelle direction ces règles peuvent-elles imprimer à la morale des peuples qu'elles desservent ? Toutes les confessions de foi livrées à l'arbitraire ou celles du culte catholique faussement interprétées par une subtilisation d'une partie des paroles de l'Évangile, sont fatalement condamnables. Faute de barrière morale solide, ces peuples empruntent leur direction à tous les peuples qui les ont précédés dans l'histoire de l'humanité, sans suivre une discipline logique et uniforme ; chaque individualité s'assimilant ses lectures ou les influences de son milieu suivant ses dispositions naturelles. C'est pourquoi nous assistons à des théories subversives sur la notion du bien et du mal qui, par le grand nombre d'interprétations auxquelles ces notions sont soumises, dénaturent la vérité, l'unité de principe, de direction, de force et d'influence morale. Ni le protestantisme britannique, ni le protestantisme allemand ne pourraient mitiger cet arrêt porté sur les États-Unis ; au contraire, ils accumuleraient d'autres écueils contre son état moral que le cadre de mon sujet ne me permet pas de développer.

Cet excès d'indépendance morale a déterminé l'apreté de la lutte pour la vie qui s'étend jusqu'à la cruauté envers ses semblables. Et, par une dérision du sort, c'est pendant la période la plus aiguë de cette crise que les puissances se grisent de projets de paix universelle. Aussi longtemps que la lutte morale entre les hommes ne sera pas circonscrite par une limite à la liberté individuelle, nous assisterons à l'écrasement des faibles et des impuissants contre tout principe de droit ; et en présence de l'acuité du combat humain, il est absurde et utopique d'aspirer à la suppression des armées, qui ont le mérite d'entretenir le courage, une certaine abnégation, une certaine discipline empreinte du respect de l'autorité qui peut modérer la liberté de conscience de l'individu en faveur de la collectivité. Ceux qui comprennent ce sentiment sont à la fois humains et pénétrés de la solidarité sociale dont personne, sous aucun prétexte, n'a le droit de se libérer dans n'importe quel continent.

Voyons maintenant comment les Américains entendent cette solidarité fraternelle et égalitaire qu'ils prônent si haut dans leur constitution.

Quel est en réalité le procédé pratique qui domine chez les Américains, qu'enseigne-t-il ? C'est l'art d'exploiter son prochain comme on ne voudrait pas être exploité soi-même ; c'est dérober à autrui tout ce qu'on peut sans tomber sous l'application du code pénal ; c'est commettre avec adresse tous les crimes de droit commun à son profit en rupture des principes de la législation qui régit son pays, mais en évitant d'être pris en flagrant délit ; s'il s'agit d'une décision de l'état, c'est l'abus du droit puisé dans l'orgueil et la force. Succession d'infamies flétries par les plus élémentaires principes prescrits par le code de l'humanité, de l'équité, et de la morale. Il va de soi que les coquins qui mènent ainsi une vie tapageuse en se gorgeant du bien d'autrui, considéreront avec un sourire de pitié celui qui leur parlera de justice, d'humanité, de déli-

catresse, de respect-humain ou de charité. Cependant cet apôtre, traité de rêveur, qui, à défaut d'esprit pratique s'inspire de son Christ en leur tenant ce langage, aurait le droit d'invoquer le peu de religion qu'ils affichent pour leur dire : "Vous avez magistralement volé, usurpé, exploité les naïfs qui se sont laissé prendre à ces airs suffisants et impudents que traîne votre indécente importance ; restituez, pour vous réhabiliter par la charité, une partie de ce bien que vous avez accaparé lâchement à l'abri de l'impunité..." Mais ces parvenus dont la conscience est endurcie n'accordent aucun crédit à celui qui les sollicite par ce qu'ils n'en méritent aucun au point de vue moral ; loin de se laisser toucher par ses demandes charitables, ils suspecteront de malice ou d'un faux intérêt cet apôtre du droit pour l'éconduire comme un importun. Ceux qui se sentent plusieurs tares imprimées sur les épaules, affectent toujours une finesse renversante.

Cette âpreté de la possession arbitraire qui s'est communiquée à la masse, domine à tel point qu'elle a déteint défavorablement sur les peuples anciens qui ont dû lutter commercialement avec les Américains ; cette influence n'implique cependant pas la pensée de méconnaître les natures droites qui soutiennent, en tous pays, le bon combat en faveur de la répartition équitable du droit, mais elle établit une tendance pernicieuse sur l'ensemble qui crée un déni de justice, faute d'unité dans les principes religieux qui constituent la base de la moralité publique. Le libre examen, en effet, forme toutes espèces de conceptions, de croyances fantaisistes qui déterminent une morale non moins élastique et fantaisiste. C'est ainsi que nous voyons les hommes se méfier et se haïr par cette pratique, au lieu de s'aimer les uns les autres, suivant la parole que nous enseigna le Christ ; néanmoins, ils se disent républicains, animés de l'esprit fraternel et du principe de l'égalité. Quelle fraternité, mon Dieu ! quelle fraternité !!!

Et par quel retour pourrions-nous étendre la fraternité humaine et la sincérité restreinte à quelques types particuliers ? D'abord, en détruisant à tout prix les excès de la liberté qui devrait, en toutes choses, être soumise à une réglementation. Autrefois, nous avions les corps de métier qui décernaient des titres et faveurs aux artisans les plus capables, pour entretenir l'émulation qui concourait à produire le meilleur travail. Pourquoi n'établirait-on pas, aujourd'hui, des corporations modernisées, obligatoires, pour chacune des principales branches qui composent le commerce et les professions de chaque province, en introduisant dans les statuts l'exclusion de la politique des assemblées et sa liberté en dehors du syndicat ? Il y aurait entente absolue entre tous les membres de chacune de ces associations pour établir les prix de vente et régler par des chambres arbitrales les différends qui pourraient surgir au cours des débats.

Les ouvriers ont déjà leurs syndicats : pourquoi leurs délégués n'assisteraient-ils pas aux délibérations des manufacturiers, en même temps qu'un nombre suffisant de commerçants, qui défendraient les rapports du commerce et de la consommation ? On pourrait ainsi délimiter et établir les intérêts des grands facteurs qui contribuent à la richesse nationale : la main-d'œuvre, la production, l'échange et la consommation avec leurs intermédiaires. Voilà la première mesure pour enrayer une des luttes fratricides de l'humanité, qui réduirait à néant les incapables dont le charlatanisme tomberait à plat dans une association qui porterait crânement la solidarité de tous ses membres en vertu de l'esprit de corps et de la renommée qui s'y attacheraient.

Les luttes étant considérablement amoindries et l'intérêt de la corporation s'étant substitué à l'intérêt individuel, chaque travailleur pourrait sans crainte d'ostracisme faire valoir son initiative personnelle au profit et avec l'appui de la collectivité à laquelle il serait affilié.

Et comme corollaire, l'homme qui serait à l'abri des besoins impérieux de l'existence par la force de l'unité dans le travail pourrait revenir à une sincérité relative. L'égoïsme, l'intérêt excités par l'orgueil indivi-

duel, l'hypocrisie et la dissimulation suggérées par la crainte d'un avenir incertain, s'amointriraient perdus dans cette collectivité dont chaque individu ne représenterait qu'une unité susceptible de passer dans une corporation d'un ordre supérieur par son mérite, mais reprenant chaque fois son rôle d'unité dans chacune de ces corporations.

Si par cette réorganisation nous atteignons une régénération sociale, qui formerait des ouvriers du salut public, intrépides défenseurs de la justice et de la vérité autant de lutteurs infatigables que se dévoueraient à la politique droite et sévère comme ils se seraient dévoués à la renommée de leur corporation ou syndicat, elle briserait, annihilerait la perfidie, l'hypocrisie, la déloyauté de ceux qui essaieraient d'abandonner les intérêts sacrés et l'avenir national aux haines les plus viles, aux passions les plus basses ; nous pourrions espérer que l'effacement de l'orgueil individuel remplacé par l'orgueil corporatif ou patriotique amènerait ces confessions intimes d'un fond si moral pour celui qui scruterait ses penchants en méditant sur son passé, dont il épancherait les souvenirs suivant ce besoin si naturel au cœur humain. Ces confessions noteraient ex traits de vérité d'un esprit désintéressé et simple les phases du développement de chaque personnalité de talent qui se montrerait sans arrière-pensée aux prises avec les faits, accusant une admirable indépendance de pénétration de son âme et une certaine fierté d'avoir pu découvrir les replis intimes de son être. Et pour les observateurs du monde philosophique et scientifique, qui pourraient scruter l'état mental des auteurs de ces autobiographies, afin de ne s'attacher qu'à celles qui seraient le produit d'intelligences normales, quelle superbe matière d'analyse leur serait dévoilée.

Avec l'entière conscience de ce qu'on est, plus aucun incident de la vie n'est banal, ni négligeable. Chaque aventure agit sur chacun de nous comme une pierre lydiennne, révélant nos intimes diversités. C'est fort peu de chose que l'homme ; c'est beaucoup que l'humanité, laquelle est faite de tous les hommes et ne peut s'étudier que par l'individu quand il veut se dévoiler à nous. D'où sortent les individualités directrices ? De cette masse hétérogène et si complexe qu'on appelle le corps social. Elles résument en elles et précisent à tel point, à tel degré supérieur les qualités d'une race, d'un temps, d'un milieu, qu'elles permettent de juger à distance l'unité d'une génération. Supprimez la divulgation des expressions intimes de l'individu, et la collectivité ne sera plus qu'une masse indéchiffrable : car les être humains ne s'analysent pas par la logique et la raison, mais suivant les sentiments qui sont particuliers à leur tempérament et à leur éducation ; et ceux-là ne s'évalent pas au grand jour.

Le grand Goethe a dit : "Ceux qui arrivent à s'individualiser sont les miroirs des siècles."

C'est sur cet aphorisme que j'ai médité et que j'ai échafaudé la texture de ma thèse.

DE MARCHI.

4 juillet 1899.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 9 juin 1899.

"De quoi demain sera-t-il fait," a dit, immortellement, Victor Hugo.

Le 31 mai, moitié souriant moitié songeur, je répétais, à des amis, ce vers si éternellement vrai et si sublime dans son interrogation au mystère de l'Avenir. J'ignorais encore le coup douloureux que me réservait l'implacable destinée.

Le pressentiment vint qui me serra le cœur avant l'heure. Et quand, le 2 juin, j'appris la mort de mon pauvre père, quand je sus qu'il avait expiré dans la nuit du 31 mai au 1er juin, je me souvins des mortels pressentiments qui me hantaient alors.

De quoi demain sera-t-il fait ?

Le jour qui nous distribue des sourires précède

souvent, de très près, de trop près, un jour de tristesse ou de deuil.

La Douleur choisit elle-même ses jours et ses heures pour les visites qu'elle fait toujours trop tôt.

Hélas ! nous ne sommes que des atomes, flots de peuples qui, avec les âges de l'humanité, roulent vers les mystérieux abîmes. Nos orgueils nous poussent quelquefois à croire que nous marchons vers de plus beaux avenir, alors que la cadence des ans qui sonnent au cadran du monde devraient nous faire souvenir que nous sommes tous pareils et que la même fin attend chacun de nous.

La seule chose que l'homme puisse laisser au monde, et qui mérite un incessant labeur, n'est assurément que le souvenir auréolé d'une œuvre humanitaire ou des vertus dont il lègue l'exemple. Quand, alors, l'heure fatale sonne pour cet homme, il peut philosophiquement sourire à la Terrible Mystérieuse qui le vient prendre par ordre de caprice.

Si douloureux que soit ce départ brusque et naturellement pénible de l'homme qui pouvait encore escompter le futur, nous devons nous rappeler qu'hélas ! nous ne sommes pas immortels.

Mais quand, durant toute une vie, un homme fut bon, vertueux et ne travailla qu'à faire des heureux, il reste aux parents et aux amis une consolation très grande dans la beauté de ce souvenir.

Voilà pourquoi, je me permets, ici-même, de saluer ta mémoire, ô mon père, toi qui fus l'honnête homme donnant les plus vertueux exemples à tes enfants qui ne sauraient jamais mieux faire que de t'imiter toujours ! Pour nous tous, tu fus la Bonté, et tu personnifias l'amour paternel. Reçois, dans ta tombe encore fraîche, ce si petit hommage du fils qui, trop éloigné de toi pour déposer des fleurs sur ton cercueil, jette sur ta mémoire ces bluets de l'affection filiale.

Au lendemain de la mort d'une sœur aimée, le maître, Hugues Le Roux, écrivait dans *Le Journal*, sous le titre de *Témoignage*, un article profondément ému dont je détache ces lignes :

N'est-ce pas que depuis le temps que j'écris dans ce journal, je m'y suis fait quelques amis inconnus ? Comment croire que, pendant des années, chaque semaine, je vous aurais apporté ici quelque chose de mon cœur et de ma pensée, sans qu'à votre tour vous m'avez donné un peu de vous-même, ces bonnes volontés d'amitié qu'un auteur peut attendre de ses lecteurs...

Suivant modestement cet illustre exemple de Hugues Le Roux, j'ai voulu, moi aussi, venir vous dire ces mots qui sont encore de lui et qui traduisent si bien la tristesse de mon âme : "Mon cœur vient de tomber en poussière où j'étais aimé, et la blessure que la mort m'a faite, nulle main vivante ne la pansera jamais."

Tout meurt sous la planète : les êtres humains comme les fleurs. La Vie ne connaît pas le mot éternel.

"Mais quand c'est la Douleur même qui verse à boire, Le verre qu'elle tend nous semble si profond !" (*)

Je regarde dans le Passé où je vois monter des souvenirs de la bonté de celui que je pleure, et je songe.

L'existence n'est certes pas toujours une promenade à travers les jardins agréablement fleuris. La Douleur, aussi, a son tour ; mais elle est moins pénible, il me semble, quand elle nous pousse à gravir des montagnes d'où la pensée solitaire nous mène vers la prière, auguste consolatrice.

C'est en priant que je baise la mémoire très chère de celui qui n'est plus, et qui s'en est allé—en chrétien convaincu—avec de radieuses espérances pour l'au-delà mystérieux.

RODOLPHE BRUNET.

P.-S.—Vendredi, 16 juin.—Un délicat et sympathique confrère,—je crois reconnaître M. Firmin Picard—m'a envoyé l'expression de ses condoléances dans LE MONDE ILLUSTRÉ du 10 de ce mois.

A l'auteur de ces lignes amicales et si pleines de sentiment, de tout mon cœur, je dis : *Merci*.—R. B.

(*) Albert Samain.

LA CHOSE ÉTERNELLE

*Non ! si la mort, pour nous, n'était que le néant,
La fin de ce qui fut, la tombe au cimetière ;
Si, pour redevenir une inerte poussière,
Tout devait disparaître au fond du trou béant ;*

*Non ! si Dieu qui nous fit mortels en nous créant
Avait condamné l'âme ainsi que la matière,
Que deviendraient l'espoir, l'amour et la prière,
Sans la foi d'échapper au fantôme géant ?*

*Mais les sens et la chair seuls vont au ver immonde ;
Ce que notre âme effleure après ce monde
Un souffle de grandeur et d'immortalité ;*

*Notre amour, s'il est pur, n'est point chose qui passe ;
Il germe, pour un temps, sur terre où tout s'efface,
Mais pour s'épanouir il a l'éternité.*

MAURICE BIRIG.

LE DOIGT DE DIEU

La grosse horloge de l'antique manoir vient de sonner onze heures.

Le propriétaire de Villers-Castel, riche industriel qui, à son nom de Lucquoy, a jugé bon d'ajouter la particule, M. de Lucquoy de Villers-Castel, arpente à pas irréguliers un vaste salon où le luxe moderne se heurte à la sobre élégance du grand siècle.

Il est seul, et son regard inquiet interroge à chaque instant la route poussiéreuse qui serpente à travers le vallon et vient aboutir au château.

— Onze heures ! s'écrie le châtelain : encore quelques instants, et les membres de la Libre Pensée vont enfin juger de mon œuvre. C'est maintenant, qu'appuyés sur un témoignage sans conteste, ils pourront jeter un éclatant défi à ceux qui prétendent qu'une éducation sans Dieu est une éducation fautive. Certes, je puis en toute connaissance de cause donner un éclatant démenti à cet aphorisme, dont l'illustre Rousseau a, le premier, fait litière. Mon neveu est bien la preuve vivante de la supériorité de nos vues philosophiques sur celles de nos adversaires : pauvres arriérés que ces catholiques ! Certes, oui, Sosthènes peut supporter sans crainte toute comparaison : n'est-il pas le type le plus séduisant du gentilhomme de souche greffé sur le philosophe et le savant de notre siècle ? Où trouver un esprit plus droit, un caractère plus chevaleresque, un plus noble cœur ? Ses qualités sont aussi brillantes que solides : délicatesse exquise, loyauté parfaite, le moindre détour répugne à sa droite nature ; bon, serviable, désintéressé, philanthrope accompli,



Son regard inquiet interroge la route.—Page 161, col. 1

il aurait la munificence d'un prince s'il en avait la fortune.

Le marteau, qui retentit sur le bronze du portail de la cour d'honneur, interrompt ce monologue, et le cor par trois fois sonne l'arrivée des hôtes attendus.

Le financier court à l'une des larges baies, en soulève la lourde et riche draperie, et distingue une file de voitures où sont entassés ses invités :

— Ah ! voici tout mon monde, très bien ; les principaux membres des Loges, quelques zélés de l'enseignement laïque, des députés. J'aperçois aussi plusieurs dames : la Libre Pensée subjuguée maintenant nombre de têtes féminines ! Eh mais ! la baronne de Saint-Albin a la bonne idée de nous amener sa fille. C'est qu'apparemment les avances que je lui ai faites pour mon neveu ne lui ont point déplu... Allons, tout va pour le mieux, et ce jour va me payer amplement de mes peines.

Flatté dans son orgueil, le châtelain quitte son poste d'observation pour s'empresser au devant de ses hôtes ; son accueil, d'une courtoisie parfaite, conserve néanmoins la haute gravité qui convient à un seigneur de Villers-Castel.

Les amis du financier se pressent sur ses pas ; leurs regards mobiles, inquisiteurs, décelent une préoccupation secrète ; sans doute, ils cherchent le héros d'une fête qui, d'après eux, doit ouvrir dans les Annales de la Libre Pensée une ère glorieuse et solennelle ; et, dans leur fiévreuse impatience, ils s'étonnent de ne le point voir près du maître de céans.



La baronne répondit par une pression de main.—P. 164, col. 2

A peine leurs pieds foulent-ils les moelleux tapis du superbe salon, qu'ils entourent le noble amphitryon ; la baronne de Saint-Albin est au premier rang.

— Où donc est ce fils de votre adoption, cher prince ! minaude la libre-penseuse, ce jeune homme si merveilleusement doué, dont tout le monde parle, et que vous confinez ici pour en mieux jouir, égoïste ; nous comptons le voir à vos côtés en ce grand jour.

— C'est vrai. Comment ? mais je ne m'explique point l'absence de Sosthènes en ce moment. Il se sera égaré dans le parc, absorbé par quelque lecture intéressante, très probablement.

Et, conduisant la baronne au perron qui donnait sur les immenses jardins :

— Allez à sa rencontre, chère Madame, il sera charmé de faire votre aimable connaissance et celle de Mademoiselle.

Et, se penchant à l'oreille de la belle dame :

— Je lui ai souvent parlé de vous ; Sosthènes présente notre dessein, et je suis sûr qu'il brûle de vous connaître, surtout cette charmante créature, dit-il, désignant Alice de Saint-Albin qui, déjà, descendait les degrés.

La baronne répondit par une pression de main significative et se hâta de rejoindre sa fille.

Tandis que toutes deux se perdent dans les labyrinthes des allées, M. Lucquoy rejoint ses hôtes.

— Félicitons-nous, Messieurs : le succès a dépassé mon attente, et notre programme a fait merveille. Selon nos conventions, je me suis, pour cet essai,

confiné dans ce château isolé, sachant que rien ne viendrait ici contrecarrer mes vues. Sosthènes a grandi sous mes yeux et étudié sous ma haute direction. Je me suis adjoint un professeur dévoué qui



La baronne tendit la main au jeune homme.—Page 161, col. 3

s'est attaché à seconder mes desseins. Dans les cours spéciaux que nous préparions avec le plus grand soin, aucune allusion à la Divinité, dont jamais nous n'avons prononcé le nom ; et mon pupille est arrivé à l'âge d'homme ignorant de Dieu et de toute religion. Par contre, il s'est pénétré des idées modernes : il a vu, à fond, les divers systèmes de philosophie rationnelle ou sceptique et étudié cette morale civique qui, dans un avenir prochain, doit réformer le monde...

L'éducateur se tut : son pupille, Sosthènes Lucquoy de Villers-Castel, l'objet de tant de sollicitudes impies, entra, sérieux et modeste.

Un murmure flatteur accueillit le jeune homme.

De taille élancée, de tournure élégante, doué de l'un de ces visages où la beauté la plus correcte s'allie au rayonnement d'une haute intelligence, Sosthènes, à première vue, ne pouvait que produire une excellente impression.

— Nous accourons fêter votre majorité, mon jeune ami, dit avec emphase l'un des chefs maçonniques ; l'heure est enfin venue d'échanger votre existence solitaire et studieuse contre les plaisirs de la capitale. Je vous prédis, et vous pouvez me croire, que votre entrée dans le monde fera sensation.

— C'est une illusion, sans doute, Monsieur, répartit Sosthènes avec un singulier sourire, au reste flatteuse pour mes vingt et un ans.

— J'en appelle à Mme la baronne de Saint-Albin.

Celle-ci rentrait, assez déçue de son excursion inutile à travers les méandres du jardin.

Avant de répondre, la mondaine examina de son œil perspicace l'héritier de Villers-Castel ; frappée de ses mérites extérieurs qu'étayait, par surcroît, une superbe fortune, la baronne tendit la main au jeune homme :

— Je vous prédis, moi, un succès monstre.

Tandis qu'on applaudissait, elle s'approcha du financier.

— Votre pupille est des plus séduisants, mon ami ; il est fort à mon gré, et c'est ainsi que je rêve un gendre.

— Ah ! ah ! je savais bien que nous nous entendrions, charmante railleuse, vous qui prétendiez que je vous proposais un sauvage pour votre brillante Alice.

II

Peu après, les convives philosophes faisaient vulgairement honneur à un somptueux déjeuner.

Les conversations graves, suspendues d'abord en faveur de Messire Gaster, se ranimèrent bientôt, vives et bruyantes. Les vins des meilleurs crus, pétillant dans des coupes de cristal et d'or, déliaient les langues : on but à la gloire de l'éducateur, au mérite de l'élève, à ses futurs succès mondains.

Le riche industriel exultait ; l'orgueil de son regard décelait celui de son cœur : l'insolence se plaça sur ses lèvres.

—Vous voyez, Messieurs, s'écria-t-il, en désignant son pupille du geste d'un triomphateur, que, pour élever le niveau moral de la génération actuelle, point n'est besoin de l'être inutile qu'on nomme Dieu.

Une exclamation douloureuse troubla, de sa note discordante, les bravos qui accueillirent ce blasphème. Tous les regards se portèrent sur Sosthènes.

Une vive indignation avait pâli son loyal visage ; il ne put s'empêcher de protester :

—C'est là une grave erreur, répliqua-t-il avec l'accent d'une profonde conviction : s'il faut au grain de froment la chaleur du soleil pour croître et mûrir, à plus forte raison faut-il à l'âme, pour grandir et s'élever au-dessus des sens, l'assistance de Dieu, les effluves de son Esprit.

Les convives se regardèrent avec stupeur, et ce fut au tour de l'oncle de pâlir de saisissement.

—Comment donc ?... Que veux-tu dire ?... Est-ce que tu plaisantes ? Tu croirais à l'existence d'un Être supérieur, toi, Sosthènes, un sage !...

—Pourquoi résisterais-je à l'évidence, mon oncle ?

Le châtelain s'efforça de rire :

—Entendez le bien, Messieurs, si mon pupille croit à un Dieu, et à mon insu, ce ne peut être que comme à un être abstrait, duquel nous sommes indépendants, à qui nous ne devons rien et qui ne s'occupe en aucune façon de la machine ronde.

—Cette hypothèse peut se substituer à celle de la matière éternelle, peu importe, ajouta l'un des libres penseurs.

—Cette opinion a fait école, répliqua une autre forte tête, mais elle n'a pas mon adhésion.

—C'est dommage ! ne put s'empêcher de murmurer Alice de Saint-Albin, qui riait sous cape de ce personnage drapé dans sa superbe.

—Qu'importe un Être créateur, reprit le premier interlocuteur, si cet être relégué je ne sais où abandonne son œuvre à lui-même ?

—C'est bien ainsi que mon neveu l'entend, n'est-il pas vrai, Sosthènes ?

F. ST.

A suivre

PORTRAITS

LA LONDONNIENNE

Quand Dieu créa l'Anglaise, il avait cueilli au jardin du Paradis un lys, une rose et des pervenches.

Du lys, il fit la femme svelte et blanche ; lui mit la rose sur les joues, jeta les pervenches sur ses yeux et prit au soleil quelques-unes de ses flammes pour dorer les cheveux de la fille d'Albion.

Malheureusement, lorsqu'il posa sur terre cette belle créature, fleur du ciel, il neigeait... et depuis, elle a gardé une apparence de froideur qu'elle doit toute à son climat.

La Londonnienne est le "dessus du panier" des Anglaises. Elle aime sa ville natale bien qu'elle se pique d'être cosmopolite. Si son pied-à-terre est à Londres, elle voyage les trois quarts du temps en Suisse, en Italie, en France, partout où l'appellent un beau site, des œuvres d'art ou du soleil.

Dans sa manière de voir, dans ses toilettes, elle s'efforce à se montrer le moins insulaire possible. Quoi qu'elle fasse, elle demeure Anglaise quand même. On la reconnaît entre mille à son accent, sa démarche, son costume. Elle ne trompera personne.

Ses fréquents voyages dans tous les pays, ses lectures assidues en ont fait une femme instruite sans en faire une pédante. C'est une admiratrice passionnée de l'art, quel qu'il soit. Être artiste équivaut à un blason en ce milieu aristocrate et distingué qu'on appelle Londres.

Possédant au suprême degré les qualités de sa race, elle en a gardé aussi quelques défauts, entre autres cette froideur poussée jusqu'à la dureté qui vient de son origine. L'intimité lui rend tous ses charmes et



JEU DE PHYSIONOMIE

son aimable sourire, son accueil gracieux, une fois la glace rompue, démontrent qu'elle est une amie dévouée sur laquelle on peut compter.

Les jeunes filles sont de "bons garçons" et de "charmants camarades." Il leur manque ces allures félines, faites de timidité et de coquetterie qui rendent les autres femmes si provocantes ; elles préfèrent à ce charme troublant les plaisirs hygiéniques qu'on appelle *Sports*. Elles aiment à partager les jeux des jeunes gens : Le golf, le tennis, le tir à l'arc et la bicyclette. C'est pour elles qu'on inventa le mot *cyclewoman*, *yachtwoman*, etc., etc.

Ces façons leur donnent l'air émancipé ; mais fières de la maxime nationale et sûres de leur loyauté, elles se retranchent derrière la devise :

Honni soit qui mal y pense !

La Londonnienne s'intéresse non seulement aux arts et à la littérature mais encore elle donne aux pauvres une bonne part de sa vie. Elle s'occupe de son prochain, sans phrase, efficacement. Agit plutôt qu'elle ne parle et n'accompagne point son offrande d'un sermon.

Femme pratique, excellente ménagère, elle connaît la valeur du temps et en est avare ; s'occupe de sa maison et de ses enfants avec un soin jaloux.

Dès que ces derniers sont en âge de se suffire à eux-mêmes—ce à quoi elle les habitue de bonne heure—elle leur ouvre volontiers la porte de l'habitation paternelle. Laisse partir les aînés tandis qu'elle couvre encore amoureusement les petits.

Mère prudente et sage, remplissant sa maison d'une lignée de beaux rejetons, elle représente la vigne féconde dont parle l'Écriture.

Elle sait soigner ces "jeunes plants d'oliviers" et les élever sévèrement, avec justice, pour en faire des hommes—même quand ce sont des filles.

A peine les *babys* marchent-ils qu'ils apprennent à nager, à boxer, à monter à cheval et à faire de la gymnastique. Ne faut-il pas qu'ils soient très forts dans la *lutte pour la vie* ? De là, la supériorité incontestable des Anglais sur tous les autres peuples.—Côté muscles.

La femme anglaise, la Londonnienne, se ressent, je l'ai dit, de cette éducation masculine qui n'atténue pas la sensibilité de son âme et l'idéal bleu que recherche son cœur.

Très sentimentale sous son aspect garçonnier, elle a des attendrissements enfantins en entendant une belle strophe de poésie, une mesure de musique harmonieuse ; en voyant un tableau de maître ou une page superbe de la nature, comme sait en signer le Créateur.

Lorsqu'elle s'est écriée : *beautiful*, elle s'est révélée tout entière ; admiratrice de ce qui est beau, grand, noble, généreux, divin !

A. PIAZZI.

La beauté du corps n'est rien sans la vertu et les qualités morales qui élèvent l'homme.—J. BAYARD.

RECONNAISSANCE

—... De sorte qu'aujourd'hui ?

—Aujourd'hui, c'est une dizaine de louis qu'il me faudrait.

—Pourquoi ?

—Ne me le demandez pas !... Sachez seulement qu'en me les donnant, vous me sauveriez la vie... C'est tout ce que je puis vous dire !

—Je ne me refuserai pas l'avantage de faire une bonne action pour ce prix-là.

—Noble pensée !

—Voici donc les dix louis désirés.

—Soyez à jamais béni !... et au revoir !

—Pardon ! j'ai, à mon tour, quelque chose à solliciter de vous.

—Quoi donc ?

—Cinq ou six minutes d'attention.

—Parlez vite, car je suis pressé !

—Voilà, si je ne me trompe, la troisième fois que vous me faites l'amitié de m'emprunter quelques centaines de francs. Le premier jour, je vous oublieai ans vous connaître. Vous étiez porteur d'une recommandation de mon vieil ami Durand. Je vous remis sans hésiter une somme d'argent fort appréciable.

—La glace était rompue, et je devins votre ami.

—Ce qui vous permit promptement de recourir encore à ma bourse.

—Pour un chiffre moins important.

—Aujourd'hui, vous revenez cordialement à la charge. Je m'exécute encore. Mais permettez-moi de vous poser une petite question.

—Je n'ai rien à vous refuser : posez !

—Pourquoi toujours vous adresser à moi ?

—A qui voulez-vous que je m'adresse ?

—Mais... il me semble... à notre excellent ami Durand !... il est fort riche... Et il pourrait...

—Moi emprunter de l'argent à ce brave Durand !... Vous n'y pensez pas !... Ce serait abuser... et après ce qu'il fit pour moi !

—Ah ! Durand vous a déjà rendu un grand service ?

—Un service unique, incomparable !

—Lequel ?

—Vous demandez !... N'est-ce pas lui qui m'a mis en rapport avec vous ?... Sans lui, vous n'auriez jamais eu l'occasion de me venir en aide !

—Et c'est de cela que vous lui êtes reconnaissant ?

—Encore plus qu'à vous-même !

PAUL LIRETTE.

Une petite fille d'une dizaine d'années entre ces jours derniers chez un boulanger du village St-Jean-Baptiste et achète un pain. Le boulanger la sert et après avoir compté l'argent lui dit :

—Tu me dois encore deux sous, le pain est renchéri depuis ce matin.

—Je le sais, répond la petite fille, mais maman m'a dit de prendre du pain d'hier.



(Suite et fin)

Six ans ont passé depuis la terrible catastrophe de 1864, et, pendant ces six années, que d'événements sont venus changer la situation de nos personnages.

Gérard, devenu avocat, a épousé Gretchen, qui est la plus belle des femmes. Blanche est mariée, elle aussi, à un notaire d'une paroisse voisine de Saint-Ours ; et comme les deux ménages habitent, le premier à Montréal, le second à Saint-Roch, le vieux Fierre et sa femme, seuls avec la vieille Lucie, qui commence à tirer l'aile, s'ennuient beaucoup dans leur grande maison.

On était au 18 août 1870, au début de cette guerre franco-prussienne, dont la population canadienne suivait, haletante, les péripéties ; Gérard et sa femme, tous les soirs après le souper, lisaient, avec un intérêt passionné, les dépêches de là-bas, que *La Minerve* publiait quotidiennement.

Un soir, pendant que son mari se préparait à sortir, Gretchen prit le journal comme à l'ordinaire et courut aux nouvelles d'outre-mer ; mais à peine y avait-elle jeté les yeux, qu'elle poussa un grand cri et se renversa sur sa chaise, évanouie !...

Gérard courut à elle, la prit et la porta sur le divan, lui fit respirer des sels et, après quelques minutes, elle revint à elle.

— Oh ! mon Dieu, dit-elle, moi qui le croyais mort ! Comme il a dû souffrir de m'avoir perdue... Ah ! mon pauvre père !...

Et elle éclata en sanglots.

Gérard demeurait stupéfait, ne comprenant rien.

Il la prit dans ses bras comme une enfant et, quand elle eut bien pleuré, la tête appuyée sur son épaule :

— Voyons, dit-il, petite chérie, qu'est-ce qui te fait tant de peine ? dis, voyons...

— Mais tu n'as donc pas compris ? Mon père...

Et elle se reprit à sangloter...

Longtemps, il essaya de la consoler ; il la berçait dans ses bras, la couvrait de baisers. Enfin, elle s'endormit.

Le lendemain, elle était triste, mais plus calme. Au déjeuner, elle dit à son mari : Sacrifie-moi ton avant-midi, et je vais tout te dire ; te révéler les secrets de mon passé.

Ils s'assirent tous deux sur le divan témoin des larmes de la veille ; elle tenait le journal qui avait provoqué la crise de désespoir dont Gérard avait cherché la cause toute la nuit, et le mettait sous les yeux de son mari :

— Tiens, regarde ! dit-elle ; lis ce paragraphe !

Il prit le journal et lut ce qui suit :

PARIS, 17 août 1870.

Hier a eu lieu la bataille de Rezonville-Mars-la-Tour, et notre armée a remporté une éclatante victoire sur les Prussiens.

On a cru même que le prince allemand Frédéric-Charles se trouvait au nombre des morts. Voici ce qui avait causé cette méprise.

Au plus fort de la bataille, au moment où le 16^{me} uhlans chargeait le 93^{me} de ligne, un cavalier noir, tout chamarré d'or, se tenait en tête des escadrons,

sabrant à droite et à gauche, sans s'occuper de la grêle de plomb qui pleuvait autour de lui : ce cavalier était superbe. Nos officiers le prirent pour le prince Frédéric-Charles, et on reçut l'ordre de tâcher de le faire prisonnier ; malheureusement, une balle l'atteignit en pleine poitrine, et le beau cavalier tomba dans la mêlée.

Quand, plus tard, on releva son cadavre, on trouva des cartes permettant d'établir son identité ; c'était le baron von Stochausen, officier supérieur de l'état-major allemand.

— Eh bien ?

— Le baron von Stochausen était mon père.

— Est-ce possible ?... Ah ! ma pauvre amie.

— Ecoute : je m'appelle Gretchen von Stochausen et je suis née dans le château de ce nom en Bavière. A notre mariage, je me suis nommée Randown, et j'avais le droit d'agir ainsi, car ce nom m'appartient aussi : c'est le nom que portaient les ancêtres de mon père avant qu'ils fussent anoblis. Mon père a été pendant quelques années attaché d'ambassade à Paris, et c'est là qu'il a connu ma mère, une française. Après son mariage, il revint à son vieux château où je vis le jour et où je vécus jusqu'à l'âge de dix ans, entourée de soins et d'affection. A cette époque, ma mère mourut et l'on m'envoya à Munich pour faire mon éducation. Je demurai cinq ans dans cette ville, puis mon père, qui m'adorait, et qui était toujours triste depuis la mort de sa compagne, et sentant le besoin de reporter sur la fille, dans laquelle il reconnaissait de chers traits, toute l'affection qu'il avait pour la mère, me rappela à lui.

— Mon père était le chef de sa famille et n'avait qu'un seul frère, qu'on avait chassé du toit paternel pour avoir commis toutes sortes de méfaits, et avoir entraîné dans la boue le nom des von Stochausen ; il y avait plusieurs années qu'on n'avait entendu parler de lui et mon père le croyait mort.

— Au mois de mai 1864, près d'un an après mon retour de Munich, une nuit, je m'éveillai en sursaut... on me soulevait de mon lit... J'ouvris les yeux et voulus crier, mais l'homme qui me tenait dans ses bras me baillonna et m'emporta précipitamment. En passant près de la porte de la chambre de mon père, au mouvement que je fis pour me dégager, l'homme perdit l'équilibre et se heurta contre quelque chose qui, en tombant, résonna sur les dalles du corridor. A ce bruit, la porte d'en face s'ouvrit, et mon père parut, un bougeoir à la main, et se trouva face à face avec le misérable.

— Ah ! bandit, s'écria-t-il, et il le saisit à la gorge.

— L'autre fit un mouvement brusque pour se dégager, quelque chose brilla devant la flamme du bougeoir, je vis mon père chanceler et s'abattre, un poignard dans la poitrine ; et je m'évanouis.

— Quand je repris mes sens, j'étais couchée au fond d'une grande berline, et nous filions à toute vitesse sur une route qui m'était inconnue. Le soleil était levé depuis longtemps et éclairait de blanches maisonnettes perdues dans la verdure. L'air était embaumé d'effluves britanniques, les petits oiseaux roucoulaient sur les branches. Mais j'étais insensible à toutes ces

choses. En moi tous les ressorts de la vie semblaient brisés, et le poignard qui avait percé le cœur de mon père m'avait enlevé, en même temps, le sentiment de l'existence. Je ne pleurais même pas, je me laissais conduire sans résistance, tout m'était égal.

— Vers le soir, on arriva à un petit bourg, où nous laissâmes les chevaux, et nous filâmes vers une petite gare, juste au moment où un express stoppait, prêt à partir. Mon oncle—car c'était lui, le misérable ! je l'avais reconnu—me fit monter en wagon, et nous fîmes emportés à toute vapeur vers une destination inconnue pour moi.

— Hambourg ! crièrent les employés du train ; et les portières s'ouvrirent.

— Nous descendîmes sur les quais. Là, un homme et une femme nous attendaient : les époux Weddell. Ces braves gens parlaient pour l'Amérique, et mon honnête oncle leur donnait une forte somme d'argent pour m'adopter comme leur enfant et m'emmener avec eux. L'héritière le gênait, le scélérat !... me tuer... à quoi bon ? ce couple respectable ferait tout aussi bien la triste besogne avec le temps.

— Avant de me quitter, mon oncle me fit toutes sortes de menaces. — Si jamais tu dévoiles ton nom et ta naissance à qui que ce soit, me dit-il, quand même tu serais à l'autre bout du monde, je te retrouverai, et te tuerai, maudite fille de française ! Si jamais tu veux réclamer quelque chose de la fortune de ton père, je t'écorcherai vivante ! Et ses yeux, avaient une expression si haineuse, si méchante ; sa bouche, un rictus si diabolique pendant qu'il me menaçait que, malgré mon désintéressement de tout, je tremblais de frayeur devant cet homme néfaste. Ce fut presque avec joie que je quittai la terre allemande, où rien ne me rattachait plus ; je n'avais plus personne pour m'aimer, et ma fortune, je n'y pensais même pas.

— Dans sa précipitation à se débarrasser de moi, mon oncle avait oublié de m'enlever mes vêtements marqués au blason de ma famille ; et cette bague, que j'avais pu dérober à la convoitise des Weddell, en la cachant dans mon cou, suspendue à un ruban, et que je portais quand tu me repêchas dans la rivière, après l'horrible catastrophe à laquelle je dois d'avoir échappé à mes bourreaux, et d'être ta petite femme qui t'adore ; et qui n'a que toi, pour t'aimer et te protéger.

Et elle s'approchait de lui, frissonnante, cachant sa faiblesse dans les bras de son seigneur et maître.

— Tu sais, si je n'ai pas parlé plus vite, c'est que vois-tu, j'avais peur !... peur que cet homme ne vint m'arracher à ma nouvelle famille, me ravir à ton affection.

— Ah ! si j'avais su que mon père vivait encore...

— Il me semble, maintenant... qu'on me l'a tué deux fois !

Et Gretchen, laissa tomber tristement sur l'épaule de son mari, sa belle tête dorée.

— Et maintenant, à propos de ta fortune, ne vas-tu pas réclamer tes droits ? reprit Gérard.

— Non, dit-elle ; à quoi bon ? je vis heureuse ainsi ; nous sommes assez riches, puisque nous nous aimons. Et penses-tu que le misérable, qui n'a pas reculé devant le crime pour s'emparer de la fortune qu'il convoitait ; et qui a manqué son coup une première fois, me laisserait entrer en possession de mon héritage ? Ah ! tu ne le connais pas.

— Ce serait facile pour lui, aujourd'hui, de faire passer mes réclamations pour des impostures ; et en admettant qu'on me donne gain de cause, tout ne serait pas encore fini avec cet homme.

— Non, crois-moi, il vaut mieux que la petite Gretchen, que l'on croit morte, ensevelie dans les débris de l'horrible catastrophe de Belœil, ne ressuscite pas à la place de ta petite femme, qui depuis longtemps, a oublié le passé pour être tout à toi, toujours.

* *

Gérard Dumont est maintenant un des plus célèbres avocats du barreau de Montréal, et jamais personne n'a soupçonné que la charmante femme, qui attire tous les regards quand elle passe au bras de l'éminent jurisconsulte, fut la fille d'un grand seigneur allemand,

officier supérieur dans l'armée de Sa Majesté Guillaume Ier.

Les enfants même de Gretchen ignorent l'origine de leur maman, et personne au monde ne peut la leur apprendre ; car la vieille Lucie est morte, et Pierre Dumont dort depuis longtemps aux côtés de son épouse, dans le petit cimetière de Saint-Ours.

JEAN REMONA.

MONTFORT-ARUNDEL

(Voir gravures)

Le 11 juin dernier, la Société d'Economie Sociale de Montréal organisait une promenade à Montfort et à Arundel, magnifiques colonies agricoles que dirigent les dévoués disciples du bienheureux Grignon de Montfort.

Une partie du train se porta vers Labelle : ce voyage fut très bien décrit en notre numéro 791 du 1er juillet courant, par notre excellent ami et charmant confrère, Jules Saint-Elme (M. J.-M.-A. De-nault).

L'autre partie, après avoir attendu près d'une demi-heure à la bifurcation de Montfort, s'achemina enfin vers ce dernier endroit à travers un pays des plus pittoresques et des plus merveilleusement accidentés. Ce trajet rappelle celui du Saint-Gothard dans les Alpes.

Le train serpente, gravit des côtes abruptes, passe sous bois, débouche dans une vallée où coule une rivière torrentueuse, semble revenir sur ses pas, côtoie tout à coup un lac aux bords enchanteurs, longe un cours d'eau dont on entend le murmure sur les galets polis et noircis : c'est un enchantement perpétuel.

Mais enfin, voici que la locomotive s'arrête dans une vallée : une rivière rapide traverse encore cette vallée, forme une cascade, roule ses eaux sur des roches aiguës, et là-bas, à une grande profondeur, les eaux calmes et limpides d'un adorable petit lac. A gauche de cette rivière, quand vous arrivez de Montréal, c'est la gare, le chemin de fer, et plus haut s'étagent le village naissant. A droite, de l'autre côté d'un pont rustique mais solide, s'élève la masse imposante de l'Orphelinat agricole de Montfort.

Mais notre train avait été signalé : sur l'immense escalier commençant dans la vallée pour aboutir au rez-de-chaussée de l'Orphelinat, plus de cent cinquante enfants sont rangés sur deux rangs, vêtus de leurs beaux et bons uniformes.

Dès que le bureau de la Société d'Economie Sociale, composé des honorables MM. Desjardins, président ; Royal ; juge Loranger ; MM. Sicotte, l'avocat Emard ; Froidevaux ; Sénécal ; etc, et plusieurs invités de la Société, dès que le bureau, disons-nous, arriva au pied de l'escalier, les enfants entonnèrent une cantate au Canada, et la rendirent fort bien : aussi ne leur ménagea-t-on pas les applaudissements.

Puis, le vénéré supérieur de la maison, le Rév. Père Bouchet, lut une adresse émouvante au président. L'hon. M. Desjardins y répondit d'une manière non moins émouvante, protestant de son dévouement, de son inaltérable affection envers ces pauvres enfants abandonnés, délaissés, peut-être souillés déjà à la fange des égouts de la grande cité. N'est-ce pas, en effet, une des plus belles attributions de la Société d'Economie sociale, que le relèvement de ces malheureux enfants qui, sans cette charitable vigilance, deviendraient des êtres inutiles, très probablement nuisibles ?

Après la visite de la chapelle et de la maison dans tous leurs détails ; après un repas substantiel aux mets choisis, on reprit le train afin de voir l'annexe de celle de Montfort, l'Orphelinat d'Arundel, à quelques milles plus loin, sur les bords de la rivière Rouge : c'est, actuellement, le terminus du chemin de Montfort. Il faut traverser la rivière en bac, pour se rendre à l'Orphelinat. Un peu plus bas que la traversée du bac, existait un pont que les grandes eaux ont emporté il y a deux ans.

Ce pont, d'une nécessité absolue pour nos braves

familles canadiennes établies du même côté que l'Orphelinat, et par conséquent pour l'Orphelinat lui-même, devrait être reconstruit depuis longtemps.

Nous ne voulons point rappeler à l'hon. M. Marchand, notre premier ministre, qu'il a promis formellement, devant témoins, aux bons Pères de Montfort et d'Arundel, de faire rétablir tout de suite ce pont : il disait cela lors d'une excursion qu'il fit en ces parages, il y a un an, si nos souvenirs sont exacts.

Nous ne voulons point rappeler cette promesse formelle, parce que, si nous la rappelions, cela aurait l'air d'accuser notre premier ministre d'avoir manqué à se parole, ce qui est, on l'avouera, une grave accusation, bien loin de notre pensée, si par la force des choses elle se dresse d'elle-même devant l'hon. M. Marchand. Si nous rappelions cette promesse, nous serions forcé de faire reconnaître que, quand de toutes parts les Canadiens-français, leur clergé, leurs journaux, demandent que l'on fasse trêve aux divisions de races et de religions, nos concitoyens les Anglais se soucient fort peu de cette question d'apaisement ; nous serions obligé de dire que c'est aux Anglais, à leurs intrigues, que nous devons de voir un engagement sacré, pris devant témoins, répudié et foué aux pieds ; une parole ministérielle, parole du chef du cabinet, violée comme s'il s'agissait de la simple parole d'un... usurier.

Mais si, pour ne nous occuper que des Orphelins, nous consentons à ne rien dire aujourd'hui de la promesse de l'hon. M. Marchand, ce n'est pas une raison pour que nous n'en parlions pas prochainement. C'est une œuvre d'ordre social, c'est une nécessité pour les petits et les humbles, nos colons, l'Orphelinat d'Arundel, tout ce qui est au-delà de la Rouge en ce point, que de permettre à ces colons de vivre, de gagner leur vie : et pour cela, il leur faut le pont—l'hon. M. Marchand l'a compris immédiatement en voyant les lieux.

Nous reviendrons sur ce qui précède.

DE THOMAS.

A BATONS ROMPUS

Comme ces fleurs éthérées qui naissent le matin pour mourir le soir, les enfants, douces et suaves fleurs de l'amour conjugal, tombent comme des pétales de roses emportés par un vent d'orage.

En effet, il semble qu'un vent de mort souffle sur ces chers petits êtres, car on ne peut passer dans une rue sans trouver un crêpe blanc pendu à quelque porte. En voyant flotter ces crêpes, on dirait qu'un ange y a accroché ses ailes pour consoler les occupants en pleurs de la demeure endeuillée.

Pourquoi donc Dieu les donne-t-il pour si peu à la terre ?...

D'aucuns disent que c'est parce qu'il a besoin d'anges pour peupler son Paradis ; d'autres, qu'apeurés et effrayés par ce qu'ils voient sur cette terre, ils préfèrent retourner au Ciel d'où ils sont venus.

Tout cela est certainement fort consolant et fort beau, mais n'empêche que les enfants meurent comme des papillons aux premières gelées, que les berceaux se vident et que les cœurs sont attristés, brisés par le départ prématuré de ces chers petits disparus.

Oui, parents, pleurez toutes les larmes de votre cœur, mais pleurez de joie, car ces larmes de sacrifice à la volonté de Dieu sont les larmes de douleur que voire chérubin aurait pleurées s'il avait connu les tristesses de la vie ; et vous, petits envolés, vous qui êtes allés revoir Celui qui a dit : "Laissez venir à moi les petits enfants," planez au-dessus de nos foyers comme l'étoile protectrice qui nous montre le chemin de la Patrie joyeuse où nous espérons nous retrouver un jour.

* * *

Et cependant, nous devrions les disputer à Dieu qui nous les avait non donnés... mais prêtés.

Le fait-on ?... Je ne le crois pas. D'abord, le biberon froid et sans vie remplace l'allaitement maternel ; ensuite le lait des honnêtes vaches n'ap-

partient pas toujours à d'honnêtes laitiers, qui eux, se livrent quelquefois à des opérations aqueuses de coupage... juif ; enfin, sous le prétexte de pique-nique, on trimballe et carrosse les enfants, comme un paquet de linge sale, qui dans les bras, qui dans un véhicule plus ou moins cahotant, et cela en plein soleil pour revenir ensuite à la fraîcheur meurtrière du soir. J'ajouterai à cela les sucreries, les fruits, les glaces dont on les emplit ; et surtout, le soir, devant les portes, l'absorption délétère des miasmes et microbes que l'ingénieur sanitaire de la ville, mû par un sentiment humanitaire et de conservation publique, fait enlever par les vidangeurs, aux nez des paisibles citoyens qui sont obligés de se le boucher... le nez... pour ne pas être empestés.

Eux, les enfants, délicates sensibles que le moindre souffle froisse, reçoivent la mort de par l'ordre... du bureau de santé.

Ne pourrait-on donc pas reporter la cueillette des vidanges à plus tard et éviter par là ce massacre des innocents ?

* * *

Enfin, voilà bébé malade, que fait-on ?... Généralement trop et pas assez... bien. On fait cinquante remèdes plus ou moins domestiques, le plus souvent empiriques ou charlatanesques ; on écoute le premier conseil venu, on consulte la bonne femme du coin, et bébé, innocente victime, est sacrifié ! Je l'ai vu et cela se voit tous les jours.

Et le médecin qu'en fait-on ?... On l'appelle trop tard. Appelez-le donc tout de suite, et en attendant qu'il vienne—car ils sont sur les dents, les médecins,—vous pouvez faire ceci :

1o. Arrêter les vomissements par l'addition d'un peu d'eau de chaux ou de bi-carbonate de soude dans un peu d'eau de riz ou d'eau albumineuse, faite d'un blanc d'œuf battu dans une pinte d'eau ;

2o. Frictionner le ventre avec de l'huile camphrée tiède laudanisée, et l'enrouler d'une bande de flanelle ;

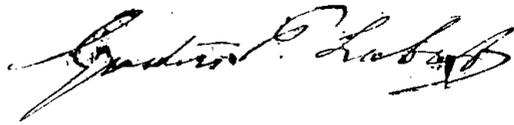
3o. Donner un lavement d'eau amidonnée, avec deux ou trois gouttes de laudanum et une cuillerée à café d'huile camphrée ;

4o. Enfin, repos absolu, et pas de promenades dans les bras pour le calmer.

Voilà ce que je ferais si j'étais père ou mère, ou même si j'étais les deux à la fois, car il y a des moments dans la vie où l'homme doit avoir le cœur d'une femme, et la femme le courage d'un homme.

* * *

J'aurais bien des choses à dire dans ces jours de chaleur saharienne qui nous enlèvent le goût d'écrire et de lire, mais je renvoie cela à plus tard, car apercevait un moineau qui trempe sa plume dans un bassin d'eau, cela m'engage à sortir la mienne de l'encrier... et à aller faire comme lui.



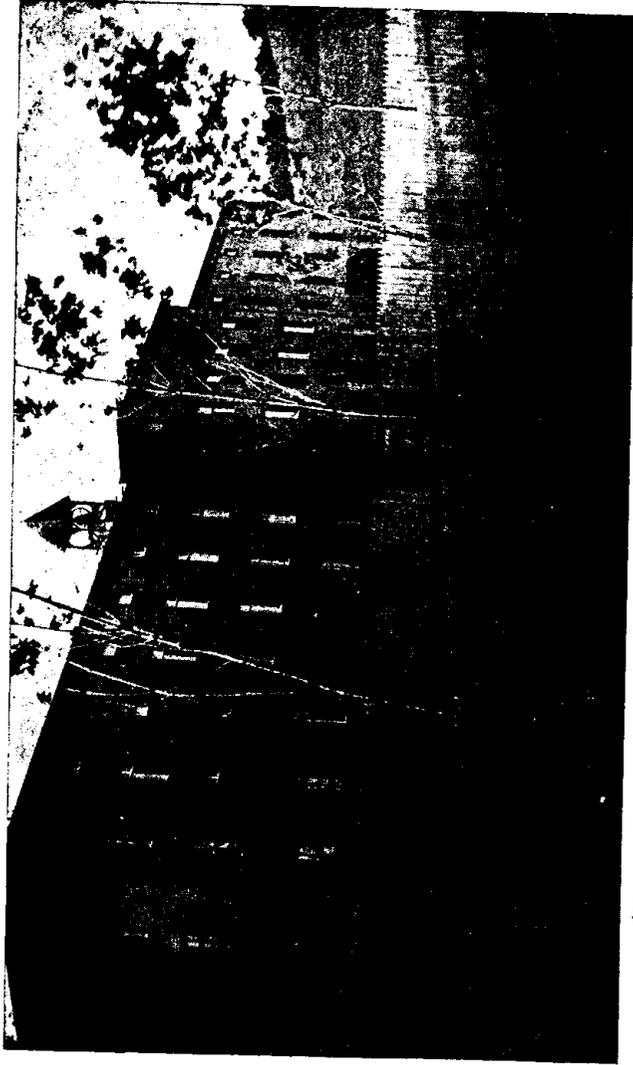
LA SOCIÉTÉ CANADIENNE DE PARIS

A une réunion spéciale de la Société Canadienne de Paris, tenue le 12 juin, sous la présidence de M. Edouard Richard, président d'honneur de la société, les résolutions de condoléances suivantes ont été proposées et adoptées, par MM. Edouard Richard, les docteurs : J.-H. Chalifoux, Edouard Plamondon, Arthur Bernier, Saint Georges, Chênevert, Bédard et David.

1o. Que la Société Canadienne de Paris a appris, avec peine, la mort de M. D.-W. Brunet, père de notre président actif, M. Rodolphe Brunet, et qu'elle s'associe à son deuil.

2o. Qu'elle prie M. Brunet et sa famille de vouloir bien agréer l'expression de ses plus vives sympathies dans cette si douloureuse circonstance.

3o. Que copie des présentes résolutions soit transmise à la famille et aux journaux.—Dr F. PLAMONDON.



ARUNDEL.—Les invités

ARUNDEL.—Groupe des orphelins

A TRAVERS LE CANADA.—Sportsmen en route pour le Lac Labelle
—Photo Laprés & Lavigne

ARUNDEL.—L'Orphelinat agricole



BEAUX-ARTS. — Sous la feuillée. Tableau de M. A. Seibert

AUX PETITS OISEAUX

*Charmants oiseaux, doux petits anges,
Vous qui chantez, chantez toujours,
Au Très-Haut chantez vos louanges,
Le qui refrain de vos amours.*

*C'est Lui qui sur vos nids de mousse
Veille sans cesse et s'attendrit ;
Lui qui permet que le grain pousse,
Le grain de blé qui vous nourrit.*

*C'est Lui, quand le soleil épuise
Qui vous ombre et qui revêt,
Quand s'annonce la froide bise,
Vos corps frileux d'un chaud durt.*

*Il vous donne l'onde limpide,
L'air, l'espace et la liberté ;
Il soutient votre vol rapide,
Remplit vos chants de pureté.*

*Charmants oiseaux, doux petits anges,
Vous qui chantez, chantez toujours,
Au Très-Haut chantez vos louanges,
Le qui refrain de vos amours.*

V. LAFLEUR.

Montréal, juillet 1899.

JÉRUSALEM

Tout à coup, le ciel s'élargit ; la locomotive siffle longuement, tristement, et, sur la gauche, très loin encore, au sommet d'une colline qu'entoure une chaîne de hauteurs, comme une reine assise au milieu de ses femmes, paraît une ville ceinte de remparts et de tours, couronnée de coupôles, toute blanche dans la lumière. C'est Jérusalem.

Parmi nous, les conversations et les rires, les plaisanteries habituelles des Français en voyage ont cessé. Chacun se penche hors des portières et des plates-formes. Des sentiments mêlés et confus remplissent les âmes. Pour moi, ceux qui dominent ce trouble sont la tristesse et l'attendrissement.

Des deux pentes de la vie, j'ai gravi la première, celle qui monte, et je suis sur le plateau, tout près de celle qui descend. J'arrive à l'âge où l'on a plus de regrets que d'espérances, et, sur la route parcourue, que de tombes jalonnent déjà mes souvenirs ! Je repasse ma jeunesse et ses affections. Les premiers enseignements que j'ai reçus venaient de l'histoire qui s'est déroulée autour de cette ville. Elle a été la patrie lointaine vers laquelle étaient tournés mon esprit et mon cœur d'enfant. Les noms que j'ai appris, les prières que j'ai récitées, les cérémonies qui ont frappé mes yeux, de cinq à quinze ans, exaltaient le nom de Jérusalem.

Je suis chrétien et Français. Si sceptique et si cosmopolite qu'aient pu me rendre la lecture, la réflexion, les voyages, la poursuite de la vérité pure, je sens bien que ces deux titres ont imprimé dans mon âme une marque indélébile ; que j'aurai toujours au cœur le respect de la foi et l'amour de la patrie.

La cloche qui a sonné ma naissance sonnera ma mort, et, sur ma tombe, sera gravée la croix. Souvent, avec cette complaisance des mères à revenir sur les naïvetés de leurs enfants, la mienne m'a rappelé que, tout petit, un premier jour de l'an, j'avais reçu comme étrennes un beau sabre, et que, mêlant le catéchisme que l'on m'apprenait avec la guerre de Crimée, où étaient les miens, je défendais la gloriette du jardin, élevée au rang de forteresse contre les Russes et les Juifs.

Je ne veux plus aucun mal aux Juifs, malgré l'antisémitisme, et tout dans mon pays est à l'alliance russe. Pourtant, je regrette mes illusions et ma jeunesse, l'âge où je croyais la France invincible, où je récitais ma prière sans la comprendre toute, mais où le sens de quelques mots, si beaux et si pleins, me faisaient rêver comme rêve un enfant, tout en surface, mais avec la candeur fraîche des âmes neuves. Il n'est plus à la mode d'aimer Musset. Cependant, je persiste à trouver pleins d'émotion et de beauté les vers de *Rolla* sur le Christ, et je ne puis les réciter tout bas sans qu'ils me re-entissent dans le cœur.

Depuis deux siècles, l'histoire de mon pays est faite de sa lutte contre ceux qui avaient fondé leur pouvoir sur le dogme chrétien. La raison ne s'exerce qu'en niant ou écartant la foi, et la croyance au surnaturel n'est possible que par une abdication volontaire de la raison. Pourtant, c'est la parole chrétienne qui a déposé dans l'âme moderne ce qu'elle contient de meilleur. Elle a formulé la solidarité et la fraternité humaines, la pitié, le respect des humbles, la dignité et le prix de toutes les âmes, l'égalité devant Dieu.

Des flots de sang ont été versés au nom du Christ, mais par la férocité humaine, saisissant ce prétexte à s'exercer, comme elle en a saisi tant d'autres, une et diverse selon le temps. Si la part de cette férocité a été restreinte ; si l'oppression de l'homme par l'homme a diminué ; si plus de justice règne sur la terre, c'est que le monde applique les préceptes chrétiens, même lorsqu'il semble les combattre.

J'ai roulé ces pensées confuses au fond du cœur, tandis que, à travers la triste Judée, je montais vers Jérusalem. Je les ai ressenties nettes jusqu'à la souffrance, dans la cellule de Notre Dame de France, où les Pères Augustins nous donnent l'hospitalité.

G. LARROUMET

BAROMÈTRE ÉCONOMIQUE

Il vous sera facile de vous amuser tout en vous instruisant et de confectionner vous-même un baromètre qui aura l'avantage d'être exact... beaucoup plus exact probablement que celui que vous achèteriez :

Dans de l'alcool pur, faites fondre séparément en quantités égales du camphre, du salpêtre et du sel ammoniac. Pour hâter la dissolution, chauffer un peu au bain-marie.

Mettez ensuite les trois liqueurs dans un flacon étroit et long comme ceux contenant de l'eau de mélisse bouchez hermétiquement avec de la cire. Vous suspendez ce flacon. Il se produira différents phénomènes selon les changements du temps. Ainsi :

Beau temps : la fiole sera très limpide.

Fluie : la liqueur trouble.

Gelée : des cristaux se formeront au fond de la fiole.

Vous pourrez encore étudier les pronostics suivants. S'il gèle, comme nous le disons plus haut, il se forme un petit glaçon au fond de la fiole ; ce glaçon montera progressivement à mesure que le froid deviendra plus intense.

Si dans le liquide s'agit de petits corps solides, c'est signe de tempête, s'il surnage des flocons, c'est le présage d'un temps variable ou de neige.

Si enfin à la partie supérieure vous apercevez comme des filaments, vous pouvez compter sur du vent.

PROPOS DU DOCTEUR

LA VOILETTE

La voilette a un ennemi... Le Dr Wood, de Chicago, dénonce ce tissu léger comme étant la cause fréquente de troubles visuels. Après ce laborieux calcul, ce médecin se dit en mesure de déclarer que la gêne de la vision est en proportion du nombre de mailles par pouce carré. Il en conclut que la voilette la plus nuisible est celle qui est semée de pois.

Ces menaces troublantes, le Dr Wood les étale gravement dans un journal médical de New-York.

Oh ! les premiers baisers à travers la voilette !...

que chantait François Coppée, les voilà bien compromis.

HENRI IV ET L'HABITANT

Henri IV prenait plaisir à se débarrasser en quelque sorte de la royauté, pour n'être plus qu'un homme au milieu des hommes. Il se plaisait surtout à entendre, sans être connu, les discours des gens du peuple, pour y saisir des observations, des remarques dont il faisait

ensuite son profit. Cette curiosité lui valut quelquefois des aventures assez singulières : en voici une des plus plaisantes :

Étant à la chasse il s'était égaré de sa suite, lorsqu'il rencontra un habitant assis au pied d'un chêne. — Eh ! que fais-tu là ? lui dit Henri IV.

— Ma foi, monsieur, répondit l'habitant, je suis ici pour voir passer le roi.

— Eh bien ! reprit Henri IV, si tu veux, monte sur la croupe de mon cheval, et je te conduirai dans un endroit où tu le verras tout à ton aise.

L'habitant ne se fait pas prier : il monte ; chemin faisant, il s'informe comment il reconnaîtra le roi.

— Tu n'auras qu'à remarquer, lui dit Henri, celui qui aura son chapeau sur la tête, pendant que tous les autres se tiendront tête nue.

Bientôt ils rejoignirent la chasse. Tout le monde parut étonné de voir le compagnon que s'était donné Henri IV, et l'on attendait dans le silence qu'il voulut bien s'expliquer. Tous cependant se découvrirent à l'approche du roi. Alors Henri se tournant vers l'habitant lui demande :

— Eh bien ! qui est donc le roi ?

— Ma foi, répond celui-ci sans se déconcerter, il faut que ce soit vous ou moi, car il n'y a que nous deux qui ayons notre chapeau sur la tête !

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Le Premier ouvre l'alphabet ;
Le Second aime un sol humide ;
Et du Tout l'épineux bouquet
Orne souvent la lande aride.

ANAGRAMME

Cher lecteur, j'ai six pieds, mais sur lesquels on pose, Comme le Juif errant qui jamais ne repose ; Si vous les transposez, je verdais au printemps, Et même sans beauté, je dure plus longtemps.

ÉNIGME

Connais-tu ce tableau sur un fond tendre ? Il se donne à lui-même la lumière et l'éclat. A toute heure il est autre, et toujours frais et entier. Il est exécuté dans le plus étroit espace ; le plus petit cadre l'entoure ; cependant, toute grandeur qui le frappe, tu ne la connais que par ce tableau. Et peux-tu me nommer encore ce cristal ? Nulle pierre précieuse ne l'égale en valeur ; il brille sans jamais brûler, il attire à lui tout l'univers. Le ciel même se peint dans son cercle merveilleux. Et pourtant, ses reflets sont encore plus beaux que ce qu'il reçoit du dehors.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 792

Enigme.—Chaîne.

Coquilles amusantes.—1. Oreille et Avide ; 2. Pendre, Homme et Sauvez ; 3. Jour et Luire.

Logogriphe.—Lot, sot, bot, dot, got, rôt, pot, tôt, mot.

GRAVURE-DEVINETTE



Avez-vous vu mon ami ? Il était près de moi il y a un moment et il a disparu !

OU SE CHAUSSER

On ne se chausse pas bien partout. Le commerce de la chaussure a aussi ses spécialistes qu'il faut consulter au besoin. Il y a une légion de commerçants, mais très peu de connaisseurs. Ces derniers savent ce qui convient à la clientèle et connaissent bien l'article offert, ils peuvent le garantir sans tromper personne.

La chaussure est un article difficile à acheter. Il y a à considérer la qualité du cuir, la confection, la forme et la valeur réelle, toutes choses qu'on accepte aveuglément d'ordinaire. Voilà pourquoi il est important de s'adresser à des commerçants de renom, à des spécialistes connus, à des maisons recommandables par l'ancienneté, la réputation, l'assortiment et les méthodes d'affaires.

La maison **RONAYNE FRÈRES**, établie depuis un quart de siècle au square Chaboillez, est une de ces maisons qui s'imposent à l'attention de l'acheteur sérieux et économe. Elle fait la spécialité de la bonne chaussure à prix raisonnables. Inutile de dire que son stock est immense et qu'il contient toutes les nouveautés de chaque saison.

SOYEZ PERSUADE

Quelle que soit la gravité de votre rhume, le *Baume Rhumal* vous guérira.

LECTURES POUR TOUS

Le sommaire du numéro de juin des *Lectures pour Tous*, l'intéressante revue que publie la Librairie Hachette et Cie, est aussi attrayant que de coutume et c'est avec un vif plaisir et une curiosité sans cesse en éveil qu'on lira les dix articles qu'il contient : S. M. Nicolas II, Empereur de Russie ; Les Sept Merveilles du Monde (Vision des Temps Antiques) ; Comment on fait Pleurer les Femmes, Les Secrets de l'Art Dramatique ; La fureur de l'Or à l'Alaska ; La marée montante du Budget ; Les héros du Merrimac, Episode de la Guerre Hispano-Américaine (fin) ; Incroyables Aventures de Louis de Rougemont ; Le roman d'un Roi ; Les Rencontres de Friedlin, nouvelle.

Cent superbes illustrations accompagnent ces articles qui peuvent être laissés entre toutes les mains et intéressent aussi bien l'ouvrier que le lettré, la mère de famille que la jeune fille.

—Le numéro, 50 centimes.—Abonnements : Un an : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr. ; Etranger, 9 fr.

C'EST UN RISQUE

C'est risquer sa vie sans profit que négliger un rhume dont le traitement par le *Baume Rhumal* n'exige aucun régime spécial tout en étant très agréable.

—Sommaire du journal *Le Tour du Monde* : L'île de l'épouvante, par Paul Gruyer. —Une Vendetta au Tonkin, par le commandant Verraux. —L'Allemagne dans l'Océan Pacifique. —La Baie de San-Moun. —Les institutions françaises au Mexique. —Livres et cartes. —Les revues étrangères. —Les Cordillères du Chili.

Abonnement : Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

—On ne fume pas dans ce compartiment !

—Eh bien, est-ce que je fume ?
—Mais vous avez votre pipe dans la bouche.

—Qu'est-ce que ça prouve ? J'ai bien mes pieux dans mes souliers, est-ce que je marche pour cela ?

POUR CHAPELETS DES RR. PP.
Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

Pendant le mois de Juillet

Grande Réduction dans...

Tous les Départements...

CHEZ

J. N. Brossard & Cie

Nous ne croyons pas avoir d'arguments plus logiques à vous présenter pour vous convaincre de la valeur de NOS BARGAINS que

NOS BAS PRIX

1500 pièces de Dentelles le plus bel achat de Dentelles que nous ayons jamais fait, 10c, 15c, 20c, 25c seraient des bas prix pour ces Dentelles, pour le mois de juillet, 5c, 7½c

Matinées. Un assortiment considérable, voyez celles qui valent 50c, pour 31c.

Indienne Anglaise, Parasols de \$1.50 et \$2.00 pour 69c.

Bas coton, 7½c, 10c. Jupes en toile de 65c, pour le mois de juillet seulement 35c.

Venez voir nos marchandises, demandez nos prix. Nous voulons que vous soyez de nos pratiques.

Nous sollicitons les ordres par la malle.

J. N. BROSSARD & CIE

ANGLE

Ste-Catherine et Montcalm.

TEL. BELL EAST 757.

LE RIFLE MALADIES DE LA PEAU

Une découverte inestimable, due aux patientes recherches d'un chimiste éminent, assure la guérison rapide de toutes les maladies de la peau. Cette découverte consiste dans la combinaison de produits antiseptiques puissants et inoffensifs. Les travaux de Pasteur, de Roux et d'une légion de savants, ont prouvé les succès éclatants de l'antiseptie. C'est d'après cette merveilleuse méthode qu'est préparée la **POMMADE ANTISEPTIQUE DU DR RAMEAU**, spécifique infailible contre le rifle, l'eczéma, le mal de barbe, les plaies aux jambes, les boutons de la figure et toutes les maladies de la peau. Guérison des cas les plus anciens en quelques jours. Si se présente un cas où la **POMMADE ANTISEPTIQUE** ne réussit pas, l'agent est autorisé à remettre l'argent. Depuis que cette préparation est en vente au Canada, elle n'a pas failli dans un cas sur cent. En vente dans toutes les pharmacies. Envoyé par la poste, \$1.00. J. E. W. Lecours, pharmacien, agent de la **CIE PHARM. DU DR RAMEAU**, 370 rue Craig, Montréal.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle.

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

La Santé à Bon Marché

Toute personne, c'est connu, qui prend le matin un verre de cette bienfaisante

Eau Minérale RADNOR



gagne en vigueur chaque jour. Cette eau, si agréable à boire, prise à jeun débarrasse le système de toutes ses impuretés. Elle prévient un grand nombre de maladies et prise régulièrement elle purge le sang, l'enrichit et donne une vigueur peu commune à toute personne qui l'emploie, quel que soit son âge, sa constitution et son état de santé.

VENTE DE MEUBLES DE JUILLET

Nous venons de faire une revue de notre stock et nous avons marqué toutes les lignes à des prix qui les feront vendre. Quelques lignes que nous ne remettrons pas en stock ont été marquées à des prix très bas.—Sur toutes les lignes nous accordons un escompte général de 15% lorsque le montant d'achat s'élève à \$25 ou plus. Il nous reste encore quelques carrosses de bébés que nous offrons de 20 à 30% d'escompte.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 rue Craig.—Succursale 2442 rue Ste-Catherine.

Baume Royal Italien

(Royal Italian Balm) Pour le teint.



Le merveilleux baume de jeunesse et le grand embellisseur de la époque de Florence—un triomphe de la chimie. Très pur il enlève tout ce qui enlaidit le visage, tel que les rides, les points noirs, les taches de rousseurs, les maladies de la peau, etc. Ce baume souverain est approuvé par les chimistes et par toutes nos élégantes d'Europe et d'Amérique. Il est invisible et remplace avec avantage les poudres et les cosmétiques. Il donne un teint clair et velouté et son effet est merveilleux.

En vente chez tous les pharmaciens ou par la poste au prix de 50 c. N'en acceptez pas d'autres. Royal Italian Balm. Succursale : 237 rue St Jacques, Montréal.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

La Silverine Nettoie et Lave Tout !

Ne détériore ni le linge, ni les meubles, ni les prélatrs, ni aucun métal— Met les mains comme du satin—Rapide, hygienique et sans fatigue.

Tel. Bell Est 836.

La Silverine Company, 1427, rue Ste-Catherine, Montréal

AU GRÉ DU VENT

LA PLAGE

" Il ne reste plus au fond de mon cœur que des regrets et de vains souvenirs, triste mélange sur lequel ma vie surnage encore, comme un vaisseau fracassé par la tempête flotte quelque temps encore sur la mer agitée !... "

NAVIER DE MAISTRE.

Oh ! les nuits sur la plage et les rêves immenses
Comme les flots, alors que la main dans la main,
On s'en va deux par deux, le soir, loin du chemin,
Se donnant des baisers, murmurant des romances
Où sans cesse revient le doux mot que l'amour
Fait prononcer souvent, à chacun tour à tour,
Et qui met dans les yeux des larmes d'espérance.

Oh ! le bruit que la vague, en venant se briser
Sur le roc, fait entendre ; oh ! le brûlant baiser
Qu'on se donne, cachés dans les voiles de l'ombre !
Oh ! les mots qu'on murmure à l'oreille, le vent
Qui vient vous caresser, vous apportant souvent
Quelque sinistre cri lancé dans la nuit sombre !

Oh ! la taille qu'on serre en délire, la main
Frémissante toujours que l'on porte à sa bouche !
La lèvre que l'on presse en un baiser farouche,
Sans songer à ce qui se passera demain !
Les baisers qu'on reçoit, les baisers que l'on donne,
Alors qu'on s'en va seuls pendant les soirs d'automne,
Bras dessus, bras dessous, loin du bruyant chemin !

Mais la plage n'est plus là, les nuits sont passées
Où je vivais, tout seul, ces brûlantes pensées,
Triste, baissant le front, sans personne à mon bras !
Je chantais pour moi seul ces refrains, que ma muse
M'inspirait trop souvent, sans entendre d'excuse,
A propos de l'amour, la vie ou le trépas !

J'aime à me souvenir de ces nuits étoilées,
Où la brise chantait sur le noir boulevard,
Remuant doucement les feuilles à l'écart,
Où des ombres passaient dans les noires allées,
Où j'étais tout bas leur joie et leur bonheur,
Alors que je passais, comme fait le flâneur,
Sans paraître inquiet de leurs voix isolées !

A. de Grimaud

L'HOSPITALITÉ CHEZ LES NÈGRES

ÉPISEME DE LA VIE DE MUNGO PARK

Dans toute l'Afrique, les femmes des noirs sont chargées des travaux domestiques. Elles pilent le mil, coupent l'indigo, fabriquent les filets de pêche, battent et filent le coton. Les cardes ne sont guère connues que dans les factoreries et, pour y suppléer, les négresses placent le coton égrené sur une natte solide et le battent à outrance avec une baguette. Pour le filer, elle se servent presque uniquement de la quenouille et se montrent hostiles à l'emploi du rouet. Chacune file plus ou moins fin, suivant son habileté et suivant la destination des fils. Ignorant l'usage du fer à repasser, elles donnent le lustre aux étoffes, en les pliant encore humides, et en les mettant en presse avant de les faire sécher. Puis elles les frappent en tous sens avec une sorte de battoir oval et très poli.

Ces occupations multiples n'empêchent pas ces vaillantes femmes de pratiquer généreusement l'hospitalité. L'explorateur écossais Mungo-Park - qui fit, en 1795, un premier voyage sur le Haut-Niger, et, en 1805, un second voyage de Bamakou à Boûsa - nous a laissé le récit d'un curieux épisode de son séjour chez les Soudanais :

" A peu de distance de Ségou, - dit-il, - je fus obligé de m'asseoir au pied d'un arbre sans avoir rien à manger. Vers le soir, une femme, revenant des travaux de la campagne, s'arrêta pour m'observer, et, remarquant mon air fatigué, elle s'informa de ma situation. Je l'en instruisis en peu de mots ; alors elle prit la bride de mon cheval, que j'avais dételé, et d'un air de bonté me dit de la suivre. Elle me conduisit dans sa hutte, alluma une lampe, étendit une natte, et sortit.

Elle revint bientôt avec un poisson qu'elle fit griller légèrement sur des cendres, et qu'elle me servit, tout brûlant.

" Après avoir accompli ce premier devoir de l'hospitalité, ma respectable hôtesse me montra la natte et me dit que je pourrais dormir là en toute sécurité ; puis, s'adressant aux autres femmes de sa famille qui étaient venues et s'occupaient à me regarder avec étonnement, elle leur dit de prendre leur ouvrage habituel, qui consistait à filer du coton. Elles se livrèrent à cette tâche une partie de la nuit, entremêlant leur travail de tendres mélodies ; une jeune fille chantait seule, et, de temps en temps, ses compagnes joignaient leurs voix à la sienne, en forme de chœur. Je remarquai un chant qu'elles improvisèrent et dont j'étais moi-même le sujet. Ce chant étant modulé sur un air doux et plaintif, j'en ai retenu les paroles dont voici la traduction littérale :

La jeune fille. - Le vent mugit dans les airs ; la pluie tombe à flots précipités. Le pauvre homme blanc, faible et abattu, est venu s'asseoir sous notre palmier. Hélas ! il n'a point de mère pour lui présenter le lait, point d'épouse pour lui moudre son grain !

Le chœur. - Hélas ! prenons pitié du pauvre homme blanc ; il n'a point de mère pour lui présenter du lait, point d'épouse pour lui moudre son grain !... "

Les jeunes filles de nos campagnes, dites civilisées, sauraient-elles exprimer une plus délicate pitié dans un plus poétique langage ?

La poésie, d'ailleurs, a compté d'illustres représentants dans la race noire. Un affranchi, de San-Francisco, a publié, à la Havane, de remarquables pièces de vers, composées lorsqu'il était en esclavage. La négresse Philis, volée en Afrique à l'âge de sept ans, et vendue à un négociant de Boston, M. Wheattey, reçut une certaine éducation et épousa un épicier nègre, devenu avocat ; tous deux écrivirent des poésies pleines de charme et d'émotion. Les noirs, même sans aucune instruction, trouvent parfois des

accents inspirés, et leur langage coloré ne manque ni de rythme ni d'originalité. Nous ne parlerons pas ici de leur dévouement : Amadou, la malheureuse Néarinhe, et la jeune S'Nabou en ont donné les témoignages admirables à Soleillet, à Crampel et à Mizon.

A. PILGRIM.

CONSEILS PRATIQUES

Pour éloigner les fourmis. - On éloigne les fourmis des offices et des armoires en plaçant sur une des tablettes du marc de café bouilli, qu'on a soin de renouveler à mesure qu'il perd son odeur, ou bien de la suie, des feuilles de tabac, de la poudre insecticide. L'odeur des feuilles de basilic ou de lavande chasse les fourmis des appartements.

Pour rafraîchir la boisson. - Boire frais en cette saison chaude est un problème souvent difficile à résoudre pour les personnes qui n'ont pas de glace à leur disposition. - Voici le moyen le meilleur et le plus facile pour rafraîchir les boissons.

On entoure d'une serviette mouillée la bouteille, carafe ou siphon ; les serviettes de toilette dites "éponges" conviennent très bien pour cet usage. On place le vase à rafraîchir sur une assiette, afin d'éviter l'inondation de la table sur laquelle on opère et on expose le tout à l'ombre et autant que possible dans un courant d'air. L'évaporation de l'eau produit un refroidissement assez sensible pour abaisser notablement la température du liquide intérieur. On humecte de nouveau la serviette quand elle commence à se sécher. Le refroidissement n'atteint son maximum qu'une heure environ après le commencement de l'opération. La maîtresse de maison devra donc avoir soin de "mettre à rafraîchir" assez longtemps avant l'heure du repas.

FAMILIARITÉS ENTRE JEUNES



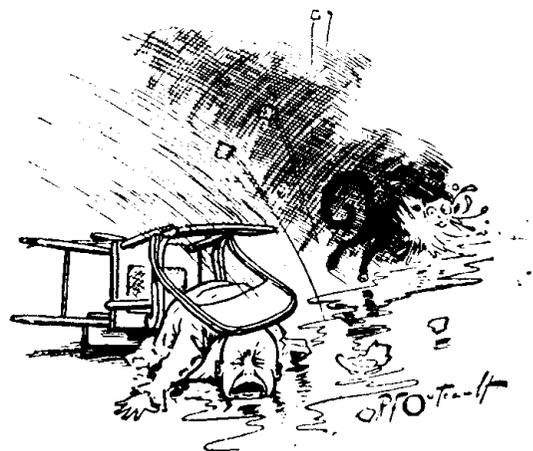
1



2



3



4

UN CONSEIL SÉRIEUX

A toutes les personnes du beau sexe qui souffrent d'affections inhérentes à leur condition et particulièrement de cette terrible maladie : "LE BEAU MAL," nous conseillons de faire usage, sans plus tarder, du *Régulateur de la Santé de la Femme* et des *Females Plasters* du Dr J. Larivière. Ces remèdes sont composés de substances purement végétales, les plus propres à éliminer toutes les impuretés de l'organisme, à rendre au sang ses propriétés et aux muscles leur force et leur vigueur. Ces spécifiques sont maintenant d'un usage universel, à tel point qu'ils rencontrent de nombreux contrefacteurs qui n'hésitent pas à leur substituer des remèdes sans aucune valeur scientifique. Défiez-vous de ces gens malhonnêtes et de leurs produits. N'acceptez que le "Régulateur de la Santé de la Femme" et les "Female Plasters" portant le nom du Dr J. Larivière, Manville, R.I.

Vendus dans toutes les pharmacies au prix de \$1.00 le "Régulateur," et 25c le "Female Plaster," ou écrire au Dr J. Larivière, Manville, R.I.

LES CHARMES DU VISAGE

Un visage éclairé par des yeux intelligents est vraiment beau, si le teint est net et respire la santé. Les traits réguliers et bien faits n'offrent pas toujours la santé. Si le teint est mauvais, si le visage est couvert de ces petits poils follets qu'on trouve si communément chez un grand nombre de femmes ; si encore le visage porte moustache et quelque touffe de poils dont la nature se montre quelquefois trop prodigue mesdames, faites disparaître ça au plus tôt, car du poil au visage d'une femme ce n'est jamais joli. Le moyen est simple et nous l'offrons à peu de frais.

Il suffit de vous remettre entre les mains de Mme Geo. Tucker, une dermatologiste de renom qui pratique avec succès le massage du visage pour éclaircir le teint et faire disparaître comme par enchantement, tous les poils du visage avec son Baume Magique de Cléopâtre ou au moyen de l'Electrosis, un procédé nouveau fort simple et sûr. On peut écrire à Madame Tucker ou s'adresser personnellement à son institut, rue Craig vis-à-vis le Champ de Mars, à Montréal.

AUX DAMES

L'Italie, la patrie des parfums et des cosmétiques, nous adresse aujourd'hui le Baume Royal Italien, celui que toutes nos élégantes désignent sous le nom du grand embellisseur de l'époque. C'est de Florence où il fait fureur qu'il nous arrive directement, porté sur les ailes de la renommée, patronné par les chimistes des deux mondes et toutes les femmes faisant autorité dans le monde élégant. Tout ce qui peut enlaidir un visage féminin, taches de rousseur, rides, boutons ou maladie de la peau disparaît comme par enchantement aux premières applications du Baume Royal Italien ; il est invisible et remplace toutes les poudres et cosmétiques ordinairement employés en assurant au teint la pureté et le velouté le plus merveilleux. C'est le triomphe de la chimie moderne.

Sommaire de la *Nouvelle Revue*, du 15 juin 1899 : Les dernières frégates françaises de l'Inde, par Dr Desjardins ; Un grand poète méconnu, par E. Rodocanachi ; Le roman viennois, par Virgile Rossel ; Le maître des sentences, par Albert de Pourville ; Puviss de Chavaunes, par Camille Mauclair ; Les boursiers, par Un Professeur ; Les sirènes du Lungen-Fjord, par René de Saint-Cheron ; Lettres sur la politique extérieure, par Mme Juliette Adam.

La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique dramatique ; Sciences ; Bibliographie ; Carnet mondain ; Mode.— Voir l'annonce.

LA MALADIE DE CŒUR

Le nombre est énorme des femmes qui, journellement, vont consulter leur médecin pour ce qu'elles croient être une maladie de cœur. Une émotion subite, une accélération dans la marche, un effort quelconque, le simple fait de monter un escalier leur donne des palpitations de cœur d'une intensité telle qu'elles en arrivent naturellement à la conclusion qu'elles sont atteintes d'une maladie de cœur, et, en effet, comme pour donner raison à leur appréhension, si l'on applique l'oreille sur le cœur et qu'on écoute avec attention, on entend un léger bruit sourd qui coïncide avec chaque pulsation. En même temps, ce malaise affecte, en quelque sorte, tous les organes. Les poumons sont troublés comme le cœur, les palpitations sont accompagnées d'oppression, d'essoufflement au moindre mouvement que l'on fait, à la plus légère fatigue que l'on s'impose ; on éprouve un serrement de poitrine, comme si les poumons n'avaient pas assez de place pour se dilater, une difficulté de respirer, le soir, surtout quand on n'a pu sortir de la journée ; on ressent des douleurs compressives ou des points de côté isolés qui disparaissent, mais non sans avoir causé une douleur sourde et énervante. L'estomac subit le contrecoup de tous ces maux ; l'appétit fait défaut, on n'a de goût que pour les crudités, les aliments vinaigrés ou très épicés ; on mange sans faim, ce qu'on a mangé semble lourd, se digère mal, ce qu'on éprouve après le repas une sensation de pesanteur et de gêne ; les intestins à leur tour, deviennent paresseux, et cette paresse intestinale entraîne toute sorte d'inconforts, de suites fâcheuses. Tous ces troubles du cœur, des poumons, de l'estomac, des intestins, sont dus à l'appauvrissement du sang, un mal auquel il est facile de remédier, grâce à la chimie qui est arrivée aujourd'hui au moyen de procédés spéciaux d'une délicatesse extrême à rendre au sang épuisé tous les éléments qui lui manquent. Ces éléments précieux, le chimiste Bonard les a réunis dans les célèbres PILULES DE LONGUE VIE, si bien nommées et qui ont rendu la santé à des milliers de malades. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte ; envoyées par la maille sur réception du montant. S'adresser à la CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, Boite 383, Bureau de Poste, Montréal.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français. Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.—1

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis. MONTREAL

Une Bonne

Photographie

Est un joli souvenir de famille. Nous faisons toutes les

Spécialités

en photographie artistique et de fantaisie.

Notre atelier est plus moderne d'Amérique.

Prix Modérés

ARCHAMBAULT

292 rue Notre-Dame

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -- -- Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres. --

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

Plumes et Duvet

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix !

Montreal Feather Co.

476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.

Tel. Bell Est 290.



Le Nouveau POELE A GAZOLINE

"INSURANCE"

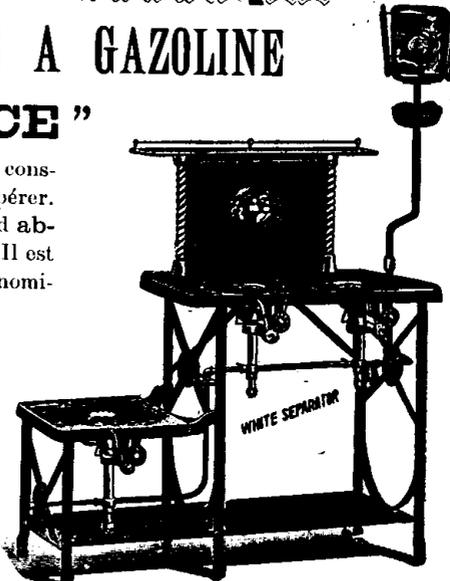
est le plus compliqué dans sa construction, et le plus facile à opérer. Son perfectionnement le rend absolument sans danger. Il est élégant, durable et très économique.

Demandez nos Catalogues.

AMESSE & CIE

Seuls Agents pour le Canada

1818 rue Ste-Catherine, Montréal. Tel. Bell Est 1535.



Encouragement

La Société Coopérative de Frais Funéraires fait appel à toutes les personnes qui désirent s'assurer des funérailles de PREMIERE CLASSE pour une souscription annuelle insignifiante.

Voici ses taux : —

| | | |
|----------------------------------|--------|-----------|
| De naissance à 5 ans, | \$1.00 | par année |
| De 5 ans à 30 ans, | .75 | do |
| De 30 ans à 45 ans, | 1.00 | do |
| De 45 ans à 55 ans, | 1.50 | do |
| De 55 ans à 65 ans, | 2.50 | do |
| Prix spéciaux au delà de 65 ans. | | |

Bureau : No 1756 RUE STE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1235 Marchands 563 OUVERT NUIT ET JOUR.

JOURNAL DE LA JEUNESSE,

Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

MON JOURNAL,

Recueil hebdomadaire illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Le Bon Marché à Montréal



GRAND
Magasin Départemental
O. LEMIRE & Cie



Ce superbe magasin établi depuis dix ans, va de progrès en progrès. C'est grâce à son système de petits profits qu'il est arrivé à sa grande vogue. Aujourd'hui, on accourt de toutes les parties de la ville et de la campagne pour prendre sa part des grands "Bargains" continuels de la maison O. Lemire & Cie.

C'est sans conteste le

Le Magasin le Meilleur
Marché de Montréal.

D'ici au 1er Aout

d'énormes sacrifices seront offerts à chaque comptoir, afin de faire place aux grandes importations faites spécialement en vue de

L'Inauguration des Nouveaux.
Magasins Agrandis et Améliorés

On ajoute actuellement un édifice de 3 étages, couvrant 5,160 pieds de superficie, au local actuel.

Ce sera sans doute un bazar immense pouvant rivaliser avec les plus grands comme espace et assortiment de toutes les marchandises qui composent aujourd'hui les grands magasins à départements.

MESDAMES, venez, c'est le temps d'acheter à prix extraordinairement bas! C'est le temps de pratiquer des économies sérieuses!!

Coin des rues

St-Jacques

ET

Fulford



IL Y AURA FOULE DURANT JUILLET
Chez Larose

Extraordinaire Mise en Vente de 5,000 Coupons!
Autres Lots de Marchandises presque pour rien!!
Cette Vente Gigantesque promet des Surprises!!

VENEZ VOIR NOS GRANDS ETALAGES!

Plusieurs comptoirs seront encombrés de BARGAINS alléchants. D'immenses paniers de coupons les plus variés offriront une pêche miraculeuse. On pourra y plonger les mains sans choisir. On en retirera du bon, du beau et de l'utile, à un bon marché invraisemblable.

LISEZ, MESDAMES!

Bonne Batiste, en grands coupons valant 8c., pour 3 c
Indiennes, en coupons, la verge, pour 14c
Coutil, en coupons, la verge, pour 6 c
Coton Ouaté, valant 8c., pour 34c
Mousseline Laticé, très jolie, valant 10c. Prix chez Larose, seulement 5 c

COMPAREZ, MESDAMES!

Flanellette de fantaisie, valant 15c., pour 5 c
Crétonne, en coupons, valant 12c., pour 5 c
Coupon d'Étoffes à robes, de 5 à 10 verges, valant 20c. pour 5 c
Autres belles Étoffes à robes, en coupons de 2 à 5 verges, prix variant de 25 c à \$1.00, seront vendues à la moitié des prix déjà réduits.

Rien que des "Bargains" et les plus
grands à Montréal!

Jolis Costumes en Duck de toile, gilets et jupes parfaits, valant \$3.50, pour 99c
Un Lot de Ceintures en cuir avec très jolies boucles — un choix valant 2c. pour 5c
Venez de bonne heure si vous voulez en avoir, car on se les arrachera!
Un lot de beaux Collets blancs en toile, quatre plis, valant 20c. pour 6c
Ce lot avantageux a été obtenu à bas prix d'une fabrique encombrée, et nous l'écoulerons au prix ridicule de 6c. La demande sera énorme pour ce joli collet. En conséquence, il faudra venir LUNDI pour se les procurer.
Une multitude de Robes de Matin garanties au lavage, se vendant partout \$1.75. Chez S. A. Larose, seulement 89c
Jupes de Robes en toile et autre étoffes, sacrifiées à 99c
Valant de deux à trois fois ce prix!
Soies Françaises, plissées, valant \$1.00 et plus, pour 25c et 39c
Très Jolies Et. des de Fantaisie, double largeur et valant 25c. pour 12c

AVIS IMPORTANTS!

UN PERSONNEL EXTRA de vendeurs a été engagé pour cette Vente Phénoménale de Juillet.
NOUS AVONS ORGANISÉ UN SYSTÈME PARFAIT DE VENTILATION, si nécessaire durant l'encombrement, par ces jours de grandes chaleurs!

ON TROUVERA ENCORE A CETTE VENTE MÉMORABLE:

Du Coton Jaune, une verge de largeur, pour 2 c
Bonne Toile à Rouleaux, très large, pour 21c
Grands Coupons de Belle Batiste, valant 10c., prix de Juillet 4 c
Mousselines à pois et de fantaisie, feront fureur; tous les genres, votre choix à 71c
Notre célèbre Corset Parisien, qu'on recherche à \$1.00, sera sacrifié à 49 c
Flanellette de Fantaisie, valant 10c., pour 5 c
Flanelle grise, très bonne, valant 10c. pour 5 c
Coutil! Coutil! à 5 c
Autres Grands Sacrifices dans toutes les marchandises de fin de saison. Pour bien en juger il faut venir voir.

ENCORE QUELQUES PRODIGES DE BON MARCHÉ!

Belles Jupes en Toile, très larges et de bonne confection, au prix de 99 c
L'article frais de la saison. Allons, Mesdames, venez sans retard en prendre une.
Coton Ouaté, blanc, valant 10c., pour 41c
Quelques lots de Broderies, légèrement salées, seront sacrifiées à un Prix Ridicule!
C'est le temps d'acheter votre broderie — Jamais vous ne retrouverez cette occasion.
La balance de nos Coupons de Prélarts sera sacrifiée à 10 c
Des milliers de coupons de tous genres, impossibles à décrire, seront sacrifiés durant cette vente prodigieuse.

FEMMES ECONOMES!

Quand même vous n'auriez pas un besoin immédiat des marchandises que nous offrons, il vaut la peine de faire votre provision pour plus tard, car ces "Bargains" ne se retrouveront pas de sitôt!

N'OUBLIEZ PAS!

Cette grande vente si attendue par tous ceux qui suivent de près nos méthodes d'affaires se continuera tous les jours — jusqu'à écoulement complet de tout ce que nous offrons à sacrifier.

LE GRAND MAGASIN DE L'OUEST

Saura, dans cette circonstance, soutenir sa bonne renommée de Magasin Populaire, où l'on trouve toujours Obligeance, Honnêteté et Politesse.

AU GRAND MAGASIN DE L'OUEST

PROPRIÉTAIRE S. A. LAROSE

Coin des rues Notre-Dame et Aqueduc

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
 Membre A. A. P. Q.
 No. 146 Rue Saint-Jacques
 MONTREAL.

Un PRÊTRE
 de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
 l'ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
 DYSPÉPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
 FIEVRES — ÉPUISEMENT — avec les
PILULES AN. ONIO
 toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
 Pip. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
 Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

MONFORT HOTEL.
 SITUÉ A MONFORT SUR LE
Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé
aux malades. Cuisine par un chef français,
 32 chambres doubles et simples, spacieuses et
 confortables. Les **Sportmen** y trouveront
 sport et confort complets. Conditions raisonnables.

F. DUBOIS, Gérant.
J. H. CHALES, Propriétaire.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année.
 Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne
 à ses abonnés 7 pages de musique grand format,
 des articles musicaux, des monologues, comédies,
 biographies, ainsi que des portraits et autographes.
 Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

MME JOSEPH LALONDE

Dont la vie aux medecins specialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre

Femmes et jeunes filles qui êtes pâles et faibles et qui languissez et souffrez depuis un grand nombre d'années peut-être, sans aucun espoir de guérison, ne désespérez plus, car si vous le voulez vous pouvez mettre une fin à toutes vos souffrances — vous deviendrez des jeunes filles à la mine alerte, joyeuses et heureuses de vivre — des mères de familles fortes, robustes et possédant toutes les qualités d'une vraie épouse et d'une bonne mère de famille. Lisez le récit suivant: "Ma maladie commença il y a 25 ans, aussitôt après mon mariage. Je souffrais d'une maladie qui m'affectait tout le système. Jamais je ne pourrais dire tout ce que j'ai enduré. J'avais le cœur et l'estomac malades, maux de tête et terribles douleurs dans le bas du corps, j'avais toujours les mains, les jambes et les pieds engourdis. Je pris de tous les remèdes imaginables, et en différents temps j'eus les soins de huit médecins. Mais tout fut inutile; même mes souffrances au lieu de diminuer augmentèrent. Un jour, je vis sur les journaux une annonce des Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes pâles et faibles ainsi que les consultations des médecins spécialistes des Pilules Rouges.



Mme JOSEPH LALONDE

je me vois en santé, heureuse et bien." Madame Joseph Lalonde, No 1, Canton, New York.

Tous les jours, excepté le dimanche, de dix à cinq heures, vous pouvez consulter absolument pour rien, les médecins spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre. Vous connaissez leur succès dans le traitement des maladies des femmes. Vous connaissez leur honnêteté. Vous savez aussi que leur expérience dans le traitement des maladies des femmes est illimitée; ils peuvent certainement vous donner les meilleurs avis connus dans la science médicale. Si vous prenez ou avez l'intention de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, allez les consulter, vous n'aurez absolument

rien à payer pour les meilleurs avis concernant votre maladie. Après que vous les aurez consultés, ils vous diront comment vous devez prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et les règles hygiéniques que vous avez à suivre afin que votre guérison soit prompte et permanente.

Ne vous découragez pas avant d'avoir eu l'opinion de nos spécialistes. Quand bien même vous auriez subi un traitement à l'hôpital; quand bien même votre médecin vous aurait soignée des années sans résultat; quand bien même vous auriez été opérée, n'hésitez pas, venez voir nos spécialistes, car vous ne sauriez jamais ce qu'ils peuvent faire pour vous avant de les avoir consultés sur votre maladie. Surtout, mes dames, ne vous laissez pas opérer; tous les jours nous empêchons des femmes d'aller souffrir l'agonie et même risquer leur vie, en allant se faire opérer. Si vous souffrez, faites donc un effort pour vous guérir—venez voir nos spécialistes au No 274 de la rue St-Denis. Celles qui ne peuvent venir voir nos médecins peuvent leur écrire. Ils donneront toute leur attention à vos lettres, avec soin ils étudieront votre maladie et vous diront tout ce qu'il vous faut faire pour revenir bien et heureuses. Adressez: "Dépt. Médical, Boîte 2306, Montréal."

Méfiez-vous des contrefaçons et n'achetez jamais de pilules qui se vendent à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte, car ce sont de dangereuses imitations. Les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre se vendent toujours 50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du pays—pas de douane à payer. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL.

Pour obliger les "Hommes"
 Les "Femmes" leur achètent

Souvent des

Bretelles, Chaussons, Chemises, Collets, Cravates, Mouchoirs, Corps, Caleçons.

Laissez-nous vous rappeler, Mesdames, que nous avons un stock considérable de ces marchandises que vous pouvez acheter chez nous aux prix les plus bas. Comme pour nos Nouveautés, vous verrez que le goût préside au choix de ces articles.

Chemises Négligé noires, pour hommes, 75c, pour 50c
 Chemises Négligé, pour garçons, 75c, pour 50c.
 Chemises Négligé, blanches, devant en soie couleur, quelque chose de vraiment chic et qui exemptera du lavage, \$1.50.

Vestes de fantaisie, pour hommes, valeur \$2.00, il ne nous en reste que quelques douzaines à 75c.

Mouchoirs de toile, 10c, 12c, 15c, 20c, 25c.

Collets, 3 pour 25c, 10c chaque. Poignets.

Cravates, des belles, 5c, 10c, 15c, 25c, 50c.

Parapluies, bonne couverture, forte monture, poignée solide, dans tous les prix.

Puisque nous faisons une spécialité de ces marchandises, aucun magasin ne peut vous les offrir à meilleures conditions que nous. Venez nous voir.

Letendre & Arsenault

1493 Ste-Catherine

IL FAUT de la VOLONTE et du STOCK

pour faire du Commerce pendant la saison tranquille de l'été.

.....

DU STOCK, nous en avons à profusion. Quant à la **VOLONTÉ**, nous en avons **ASSEZ** pour faire **DES REDUCTIONS EXTRAORDINAIRES** sur toutes **NOS MARCHANDISES** afin d'assurer de **GRANDES VENTES** pendant le mois de Juillet.

**QU'ON SE LE DISE,
 QU'ON VIENNE,
 QU'ON EN PROFITE.**

.....

ARCHAMBAULT FRERES

Angle Ste-Catherine et Amherst

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

Crème à la Glace

Machine "OHIO" à faire la crème à la glace. Machine parfaite, fonctionnant très rapidement. La seule machine pour faire la **velvetized cream**.

Hamacs Un choix superbe à bon marché.
Boyaux d'Arrosage

L. J. A. Surveyer
6 RUE ST-LAURENT



★ VIN ★
ST-LEHON

◆◆◆
Naturel, Tonique, Stimulant.
◆◆◆

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE,
Seuls agents au Canada.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A.
FERRISS, Etc., Etc.

C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,
St Louis de Gonzague.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G. P. de Montigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 46, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc. Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

25044

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

65c CORSETS d'Été en Net COURTS 4 agrafes, style français. 65c

Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Voici le prix:

Corsets Courts, 4 agrafes, Cachou et Blanc; Taille: 18 à 26; Moyens ou Longs, 5 agrafes, Gris ou Blanc; P.D. 85c

Corsets { D. & A. Tous les Corsets de 35 cts et plus le bout des aciers est rivé, ce qui empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas ailleurs. Spécialité dans les hautes marques

de Corsets:—"P.N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en net de santé, 35c en montant.

Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 25c.

SPECIALITE.—Corsets 30 à 36 pouces pour personnes fortes, \$1.00 en montant. Lacés sur les côtés \$1.25 en montant. Gants réparés à peu de frais.

J. B. A. LANGTOT, 152 RUE ST-LAURENT, Fabricants de Gants
Tel. Main 3187, 1ère page du nouveau livre
327 Eventails donnés avec Gants et Corsets de 50c et plus.

HOTEL RIENDEAU.

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MAROHAND, 660.

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.

Le Petit Windsor



Restaurant
des Gourmets

101, RUE
ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,487

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert
JULES PONY, Propriétaire

Le Petit Journal, .03c. L'Illustré National, .03c. La Mode Nationale, .05c. Le Petit Echo de la Mode, .05c. Le Journal Illustré, .05c. Le Journal des Voyages, .05 cts. La Science Française, .05 c. Les Annales Politiques et Littéraires avec supplément, .18c. La Lecture pour tous, .15c. La Photo-Gazette, .15c. Armée et Marine, .15c. L'Illustration, .20c. Le Panorama, .20c. Le Monde Moderne, .30c. Le Théâtre, .45c. La Revue des Deux Mondes, .65c. Le Figaro Illustré, (mensuel), .75c. franco chacun.



AVANT



APRES

Dentier Garanti \$5

Pont et Couronne en or, \$4.00 la dent.

Nous donnerons \$1000 de récompense à quiconque prouvera que notre travail n'est pas supérieur à celui pour lequel vous payez au moins le double.

Institut Dentaire Canadien

395, rue Rachel, coin St-Denis
TEL BELL EAST 846

Chaussures d'Été



Nous avons de fort belles chaussures dans le genre le plus nouveau.

Chaussures unies avec hausse de fantaisie.

Très "chic" et très populaire cet été.

Prix depuis \$1.50 et plus

RONAYNE BROS.

2027 rue Notre-Dame

Coin Place Chabollez.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNE- (Paris et Seine 50f 26f 14f
MENT (Départements 58f 29f 15f
Etranger.... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale**, de France et de l'Etranger.



D'un seul bond Yves fut sur lui.—Page 43, col. 3

LA ROCHE-QUI-TUE

TROISIÈME PARTIE

LA MORTE VIVANTE

(SUITE)

« Vingt hommes pour accompagner Mapiouank, les dix autres avec moi. Il est midi ; il faut qu'avant ce soir nous ayons rejoint Killerton. La vie du chef en dépend. Allons, frères, hardi ! Tous sur Morlaix ! »

Les trente hommes étaient à cheval. Ils se séparèrent aussitôt en deux groupes. Ceux qui escortaient Ameline se jetèrent dans les chemins sous bois. Les autres prirent avec Jean Prigent la grande route de Morlaix, au galop de leurs bêtes.

Ce fut une course rapide, haletante, qui les mena en moins de trois heures à la bifurcation des voies que leurs adversaires avaient suivies quelques heures plus tôt. Il y avait là, à un kilomètre dans les terres, masquée par les arbres et les buissons, une maison basse qu'on ne pouvait voir de la route.

Les cavaliers s'y rallièrent les uns après les autres. Une femme encore jeune les y reçut au fond d'une salle basse au sol de terre battue. Jean l'interrogea sur l'heure.

« Sais-tu quelque chose, Jeannik Louarn ? » demanda-t-il.

Ainsi interpellée, la femme sourit et fit un geste évusif. Puis elle répondit :

« Faut pas mentir, Monsieur Jean. Pour le sûr, je ne sais rien moi-même ; mais les enfants savent peut-

être quelque chose ; ils veillent depuis le matin. Espérez un peu, je vais les appeler. »

Et, du seuil de la maison, elle fit entendre une sorte de cri long et triste, commençant en chant pour finir en plainte.

Un bruit de sabots battant le sol résonna aux deux directions opposées. Deux garçonnetts robustes et agiles se montrèrent avec des figures noires et de longs cheveux embroussaillés. Ils s'expliquèrent dans le dialecte léonais. Jean traduisit ces explications, dont il parut très satisfait. Les enfants avaient consciencieusement tenu leurs rôles.

L'un avait surveillé la route de Morlaix et de Saint-Pol, l'autre celle de Plouaret et de Guingamp.

Le premier raconta qu'il avait vu passer, vers sept heures du matin, un courrier militaire qui dévorait l'espace et qui était repassé par le même chemin deux heures plus tard, suivi à une heure par deux cavaliers qui avaient pris comme lui le chemin du nord, c'est-à-dire de Morlaix.

Le second avait vu, en coïncidence avec les deux cavaliers vus par son frère, un troisième, ou plutôt un quatrième voyageur brûlant la route dans la direction de l'est, c'est-à-dire de Plouaret.

Au signalement que les enfants donnèrent des trois

derniers cavaliers, il fut aisé à Jean de reconnaître les personnages.

Il s'approcha de Mapiouank, qui venait de rejoindre le centre de la troupe avec son contingent.

« Madame, lui dit-il, l'erreur n'est pas possible. Ceux que nous cherchons ont passé ici il y a trois heures environ.

—Quels chemins ont-ils pris ? questionna Ameline.

—Deux ont continué sur Morlaix, le troisième s'est dirigé sur Plouaret et Guincamp. Celui-là d'après ce que rapportent ces enfants, ne peut être que l'Anglais Ralph Gregh ; les deux autres doivent être Saint-Julien et lui. »

La jeune femme réfléchit un instant. Puis, relevant la tête avec résolution, elle regarda impérieusement le jeune homme.

« Voici ce que je décide, Jean, dit-elle : Envoyez un homme à la poursuite de Gregh, ou plutôt, faites-le devancer, de manière à faire prévenir Yves Le Braz et le comte de Plestin, qui surveillent la côte de ces parages. Je ne doute pas que ce bandit ne soit chargé d'un dernier message pour Balahic qui est introuvable, et pour la flotte.

—Et nous ? interrogea Prigent. Ne serait-ce point là précisément le rôle que nous devrions nous assigner à nous-mêmes ?

—Non. Nous devons, nous, aller à Morlaix ; c'est là qu'est le danger le plus menaçant. Il faut, coûte que coûte, que j'aie vu cet homme cette nuit même. Peut-être arracherai-je au tigre sa proie ; car, n'en doutez pas, l'arrêt de mort d'Alain est signé. »

Jean tressaillit et fronça les sourcils. Il ne discuta plus et baisa respectueusement la main de la jeune femme.

« Vous avez raison, Madame ; c'est à Morlaix qu'il nous faut aller. Je vous suivrai, commandez.

—Je ne veux que deux hommes avec moi, vous et Le Bellec. »

« Mes gars, rejoignez vos quartiers. Tous sur la rivière de Morlaix demain, en armes ! »

Et retenant trois d'entre eux qui s'apprétaient à suivre les autres, il leur donna des instructions secrètes.

« Euzen, Mo'an et Kербrec'h, vous allez prendre la route de Plouaret. Vous crèverez vos bêtes s'il le faut, mais vous dépasserez un voyageur qui est passé par ici il y a trois heures environ.

—Et si nous le rencontrons, que faudra-t-il faire ? demanda Kербrec'h.

—Vous ne lui ferez rien, vous n'aurez pas même l'air de l'avoir vu. Seulement vous chercherez Yvon Le Braz et le comte de Plestin, l'un ou l'autre, et vous lui direz : L'homme à cheveux rouges est derrière nous. Faites le nécessaire.

—Est-ce tout ? interrogèrent encore les trois mandataires.

—C'est tout. Exécutez l'ordre à la lettre. La vie du chef, notre vie à tous en dépend. Faites vite.

En un clin d'œil la bande se dispersa. Tous ces hommes connaissaient leur pays jusqu'au moindre buisson, jusqu'à la moindre motte de terre.

Mapiouank, Prigent et Le Bellec partirent les derniers.

Mais ce ne furent pas eux qui marchèrent le moins vite.

Deux heures plus tard ils atteignirent la crête des collines qui enferment la cité morlaisienne dans son étroit vallon.

« Il nous faut mettre pied à terre pour entrer, dit Le Bellec. Deux prudences valent mieux qu'une. »

Et, bien qu'épuisés de fatigue, ils quittèrent leurs montures à une demi-lieue des murailles, les dessellèrent entièrement et leur rendirent la liberté après avoir déposé selles et brides chez un paysan qui tenait auberge en cet endroit.

L'homme revenait de la ville. Il leur raconta que celle-ci était en ébullition, par suite de l'arrivée du représentant Jean Bon-Saint-André.

En même temps que le représentant, le délégué Killerton était arrivé.

On racontait tout bas dans la ville qu'il y avait eu

entre les deux hommes une très vive altercation, mais qu'une réconciliation avait dû suivre, car on les avait vus sortir ensemble, et le représentant avait passé en revue la garde nationale forte de huit cents hommes, lui donnant ordre de se tenir prête à descendre la rivière le surlendemain.

« Dieu soit loué ! murmura Ameline avec ferveur. Nous avons devant nous vingt-quatre heures pour sauver Alain.

— Oui, prononça Jean, pâle et sombre. Si Jean Bon-Saint-André descend la rivière, c'est certainement pour se rendre au fort Taureau. »

La nuit approchait. Ils attendirent qu'elle fût complètement faite pour entrer dans la ville.

Alors seulement ils en franchirent les portes. Ainsi que le leur avait annoncé l'aubergiste, ils la trouvèrent pleine de trouble et de bruit.

Rapidement ils gagnèrent la venelle où la Kerret-ar-laz rassemblait ses émissaires. Ils en virent le nom changé. On l'avait pompeusement débaptisée pour la nommer rue de l'Égalité. Mais l'hôtel était toujours à sa place, et l'hôtelier n'avait pas changé.

Il mena Ameline tout droit à la chambre haute qu'elle occupait à chacun de ses séjours dans la maison.

Là il ouvrit la fenêtre et lui montra les toits continus qui s'étagaient au-dessous.

« Mapiaouank, dit-il, j'ai fait arranger la faite. Un enfant pourrait marcher dessus la nuit. »

La comtesse sourit et tendit la main au brave homme, qui la baisa respectueusement.

Ces paroles avaient sans doute une signification mystérieuse, que seuls les initiés pouvaient pénétrer car l'homme ajouta :

« Le représentant habite à l'Hôtel de Ville ; mais c'est ici qu'il est descendu, lui. Ma niece Yvonne a acheté l'hôtel et le tient.

— Merci, mon ami, répondit Ameline émue. Si je ne puis vous le rendre, Dieu vous le rendra. Faites prier votre femme et vos filles pour moi, car cette nuit même il y aura du nouveau dans Morlaix. Que la sainte Vierge nous assiste ! »

Sur l'offre de l'hôtelier, elle accepta le repas qu'il lui fit monter. Jean Prigent et Le Bellec s'assirent à la même table.

Il mangèrent avec effort, tant leurs âmes étaient troublées et pleines d'inquiétude.

Puis Ameline pria ses deux compagnons de s'éloigner et procéda à sa toilette.

Comme elle l'avait fait l'avant-veille, elle revêtit le costume qu'elle portait quatre ans plus tôt et avec lequel elle était descendue vivante dans la tombe. Elle prit même le soin de peigner et de lisser ses beaux cheveux. Jamais elle n'eut plus de souci d'être belle qu'en cet instant redoutable de son aventureuse destinée.

Et, quand elle fut prête, elle rappela ses fidèles. Ils s'arrêtèrent éblouis devant sa radieuse beauté. Puis Jean, faisant un pas vers elle :

« Madame, dit-il, j'ose encore vous supplier de ne point tenter Dieu. Soyez-en sûre, Alain préférerait la mort à la pensée du danger que vous allez courir. Cet homme est un bien infernal scélérat. De quel crime n'est-il pas capable ? Que ne fera-t-il pour se débarrasser de vous dès que vous lui aurez livré le secret de votre existence ? Il vous croit morte. Il vous tuera. »

Elle eut un fier sourire qui l'illumina tout entière. Puis, avec une nuance de reproche, elle répondit :

« Jean, vous n'aimez point votre frère si vous vous opposez à ce que je veux tenter pour lui. Vous savez bien qu'il n'y a pas d'autre moyen de le sauver. »

Et s'adressant à Le Bellec, elle demanda :

« Mathurin, as-tu pu savoir ce que l'autre est devenu et s'il doit revenir bientôt ? »

— Madame, fit Le Bellec, l'autre a quitté son maître ici même, il y a trois ou quatre heures, se rendant au fort Taureau. Il doit rentrer ce soir. Peut-être même est-il de retour. En tous cas, Yvonne Kloër doit nous avertir. Et, tenez... »

Il fit signe d'écouter. Une voix de femme venait

de jeter trois fois sur les toits le sifflement aigu du martinet.

« Allons, c'est l'heure, mes amis ; que Dieu nous aide ! prononça Ameline, qui se signa en même temps que ses deux compagnons.

III

EN CHASSE

Ralph Gregh, dit Killerton, avait poussé son cheval à fond de train sur la route de Plouaret.

Plouaret est un bourg de médiocre importance qui ne la possède aujourd'hui que parce qu'il est la station de la ligne de Paris à Brest, où vient s'embrancher le petit chemin de fer qui mène à Lannion.

Au moment de la Révolution, au contraire, Plouaret était un véritable centre de mouvement situé à distance presque égale de Morlaix, de Lannion et de Guingamp. En outre n'étant qu'à dix kilomètres de la mer, il était en relations suivies avec les villages perdus de la côte au voisinage de cette merveilleuse grève de Saint-Michel qui mesure une lieue d'un de ses angles à l'autre.

Enfoui dans les bois comme dans un fort impénétrable, il pouvait, du haut de son clocher, jeter l'appel à quatre-vingts hameaux peuplés et rassembler en deux heures mille ou douze cents paysans et marins résolus, pour lutter contre n'importe quelle invasion, qu'elle vint de terre ou de mer.

Et cependant rien n'était plus désert que sa côte, où par un temps de brume une escadre aurait pu débarquer toute une armée.

Aussi le littoral de Trébeurden à la rivière de Morlaix était-il attentivement surveillé par la flotte anglaise. A grand tort celle-ci comptait sur des intelligences dans le pays. Les Anglais se trompaient du tout au tout. Aucune partie de la France n'a jamais su mieux défendre ses frontières, et le glorieux combat de Saint-Cast a laissé d'impérissables souvenirs dans la mémoire de ces populations.

C'était pour porter aux Anglais le signal d'Arthur de Kergroaz que Ralph Gregh pressait sa course.

Il savait où il allait, en effet. Dans un creux de ce rivage profondément découpé, un homme devait l'attendre pour prendre le message, et cet homme, c'était le marin Balahic, un traître qui connaissait son métier, qui n'avait plus rien à apprendre.

L'avance que le faux Killerton avait prise était telle qu'aucun des trois hommes, lancés à sa poursuite, ne pouvait l'atteindre.

Euzen, Kerbrec'h et Mo'an étaient pourtant trois gars solides et avisés. Mais leur besogne était vraiment trop difficile.

Outre que Ralph Gregh était parti trois heures avant eux, pourvu d'une bête suffisamment reposée, il avait encore sur eux cet avantage de savoir où il allait, tandis qu'ils couraient à l'aventure, ignorant même le chemin pris par leur ennemi.

Ce chemin, Ralph l'avait parcouru une dizaine de fois en un an ; il ne pouvait s'égarer.

Au bout de deux heures d'une course furieuse, Kerbrec'h, qui pouvait passer pour le chef, arrêta ses compagnons.

« Nous ne le rattraperons jamais, dit-il. Je propose une méthode plus sage, plus pratique, en tout cas. »

Les deux hommes portèrent toute leur attention. Kerbrec'h poursuivit :

« S'il court jusqu'à Guingamp, il s'arrêtera bien sûr aux roches de Plouézec'h ; c'est là que nous le trouverons. Mais s'il va sur Plouaret, rien ne peut l'empêcher d'être à la côte avant nous ; alors nous perdons notre temps à courir ensemble. Il vaut mieux nous séparer. Que Mo'an, qui est le meilleur cavalier, continue jusqu'aux roches ; Euzen ira à Plouaret. — Et toi ? demandèrent les deux autres.

— Moi, voici ce que je vais faire. Nous sommes à Plouigneau ; je vais courir droit sur Plestin avertir monsieur le comte ou Yves Le Braz. Si je trouve le particulier en chemin, tout ira pour le mieux ; sinon, nous remonterons par la grève jusqu'à Saint-Michel, où vous rallierez aussi demain. »

Le plan était excellent. Outre qu'il permettait de

suivre une triple piste, il séparait les trois hommes, dont la présence simultanée aurait pu éveiller les soupçons chez les amis ou les suppôts possibles des traîtres et de la trahison.

Et pendant que Mo'an continuait sa course vers les roches de Plouézec'h et Euzen vers Plouaret, Kerbrec'h pressa sa bête dans la direction de Plestin. L'essentiel pour lui était d'atteindre au plus tôt les chefs, en ce moment un peu dispersés, de la Kerret-ar-laz.

Or, à la même heure, servi par une invisible providence, Yves Le Braz se dirigeait lui-même vers la pointe rocheuse qui, de Toul-an-Héry, s'avance comme un coin dans la mer, au-dessous de Loquirec.

Depuis vingt-quatre heures, Yves était taciturne et sombre. Mieux que personne, l'hercule avait compris que le salut d'Alain dépendait d'une prompt solution du problème imprudemment posé par lui à Roscoff. Pour démontrer son innocence, il fallait placer sous les yeux des juges, ou même sous ceux des représentants, les preuves matérielles de la trahison de Killerton.

Ces preuves matérielles pouvaient être un message. Mais il y avait mieux.

Ce que rêvait le colosse, c'était d'apporter l'émissaire lui-même, ligotté, devant le Tribunal, et de dire aux magistrats :

« Interrogez cet homme, c'est lui qu'il faut faire parler ; c'est lui qui va nous donner le mot de cette redoutable énigme. »

L'émissaire pouvait être, selon le cas, l'Anglais Ralph Gregh ou le matelot Balahic.

Ah ! si la chance voulait qu'il pût accomplir ce tour de force, mettre la main sur les serviteurs du maudit !

Soutenu par une telle pensée, Yves avait redoublé d'attention, et ce qui mettait en ce moment le trouble dans son esprit et le souci sur son front, c'était que, depuis quelques jours, il suivait à la piste Balahic. Il en avait découvert les traces sur plusieurs points, sans parvenir toutefois à les relever d'une manière précise et définitive.

Balahic, en effet, n'était pas le premier venu.

C'était un marin incomparable, dont l'indomptable courage affrontait la mer en tout temps. Sa vigueur était formidable, peut-être l'égale de celle d'Yves lui-même. En outre, sa sagacité, toujours en éveil, lui faisait deviner les embûches, et, surtout depuis qu'il avait été pris en défaut par Alain Prigent, il redoublait de vigilance.

Il y avait bien dix jours que le redoutable émissaire n'avait point eu de rencontre avec Ralph Gregh.

Il se savait épié et changeait de résidence ou d'abri chaque jour. Il ne quittait plus sa barque et naviguait à l'aviron, afin que la voile ne décelât point sa présence. Toutes les ruses du sauvage étaient à sa disposition. Il avait déjoué la surveillance qu'exerçait, avec ses anciens soldats, le comte de Plestin, déguisé sous un nom d'emprunt.

Un soir il était entré dans ce port de sauvages qu'il se nomme Ploumanac'h, et y avait caché pendant deux jours son bateau entre deux roches, le temps d'aller par la traverse jusqu'à Lannion acheter de la céruse, pour repeindre entièrement l'embarcation. Une autre fois il s'était jeté dans l'étroit archipel des Sept-Iles, d'où il était sorti la nuit faite pour relever la présence de la flotte anglaise.

Tout cela avait occupé son temps, sans lui apporter de nouveaux avis. Ralph Gregh ne s'était montré sur aucun des points où d'ordinaire Balahic était sûr de le voir, et Balahic était inquiet.

Cette inquiétude, Yves Le Braz l'avait devinée.

Il comprenait que, comme une bête aux abois, le farouche marin croisait ses passées en les multipliant, afin de dépister le chasseur, ne prenant terre que lorsqu'il était bien sûr de n'être surpris par aucun œil intéressé.

Et, pour mieux le traquer, il avait demandé au comte Roger de Plestin de resserrer peu à peu le cercle de sa surveillance, afin de restreindre les points sur lesquels le suppôt de lord Killerton pouvait atterrir.

Ce jour-là, une sorte de pressentiment le poussa sur

l'étroit promontoire qui termine la pointe du Plestin.

Comme il en inspectait à distance les contours, il découvrit, tout d'un coup, dans un enfoncement de roches, une sorte de bâton planté de telle sorte qu'il ne put s'en expliquer la provenance. Ce bâton, ou plutôt ce pieu, émergeant du milieu des éboulis, Yvon ne put s'en expliquer la présence. Il ne devinait pas dans quel but on pouvait l'avoir planté là.

L'idée lui vint, si invraisemblable qu'elle pût être, que ce n'était là que l'extrémité d'un mât ou d'une vergue. Mais, à la distance à laquelle il se trouvait de l'objet, il ne pouvait se rendre compte de la position que, verger, ou mât, se occupait.

La réflexion lui vint, rapide ; et, se laissant tomber sur les mains, il se mit à ramper derrière les touffes de genêts, en ce moment très hautes.

Avec la ruse et les précautions d'un fauve qui guette sa proie, il gagna de proche en proche le massif des éboulis.

Alors il eut l'explication du problème ainsi posé dans son esprit, et son cœur en tressaillit de joie.

Le bâton dressé était bien un mât, et ce mât tenait à un bateau de dix-huit pieds environ.

Ce bateau lui-même était enfoncé, encastré plus exactement, entre deux blocs énormes sur lesquels s'appuyait un troisième, à la manière de la table d'un dolmen. Quelle était la profondeur de cette anfractuosité ? Yvon ne pouvait en juger ; mais ce qu'il voyait bien, c'était que, pour faire entrer un bateau dans un aussi étroit espace, comme une lame dans sa gaine, il avait fallu toute la prudence et l'habileté d'un marin consommé. Ce marin ne pouvait être que Balahic.

Et Balahic devait être là, à cette heure même. Le colosse le devinait au premier coup d'œil.

C'était ce mât debout qui venait de lui donner cette certitude.

En effet, il était manifeste qu'un homme de la prudence de Balahic n'aurait pas laissé un tel indice de présence d'une embarcation. Certainement l'espèce d'excavation formée par les éboulis devait être assez profonde pour recéler un bateau tout entier, une fois le mât rabattu. Pourquoi donc le marin avait-il relevé le sien ? Il n'y avait à cette anomalie qu'une raison plausible.

Balahic était là, très certainement, guettant le moment pour appareiller.

Le mât debout attendait qu'on guindât la voile. Une ou deux poussées de gaffe tirerait le bateau de son étui.

Yvon Le Braz se sentit l'âme très perplexe.

L'occasion, depuis si longtemps cherchée était là, sous sa main. Allait-il la laisser échapper ?

Il avait rêvé de s'emparer de Balahic ou de Ralph Gregh, et de l'apporter, témoignage vivant, aux juges d'Alain Prigent.

Il n'avait qu'à suivre sa première impulsion, courir, rouler de roche en roche jusqu'au bateau et le prendre à l'abordage.

Mais c'était un esprit judicieux qu'Yvon Le Braz, et qui ne faisait rien à la légère. Il prit le temps de la réflexion.

Attaquer Balahic à l'improviste, c'était extrêmement chanceux. C'était engager une partie qu'on n'était pas sûr de gagner.

De la place où se trouvait l'hercule à l'enfoncement rocheux qui formait comme une gangue à la barque, il y avait plus de trois cents pas.

Pour l'atteindre, Yves devait se faire voir, ce qui était fatal, puisqu'il était sur un lieu élevé et qu'il lui fallait se laisser dégringoler.

Or, une telle agression ne pouvait aller sans bruit, et ce bruit servirait à prévenir celui qu'on voulait surprendre !

Ainsi prévenu, Balahic aurait tout le temps nécessaire à assurer sa fuite ou même à devenir, à son tour, agresseur.

Armé comme il devait l'être, il aurait tout loisir de viser Yves pendant sa descente et de l'abattre comme un chien.

Et, en attaquant ainsi, qu'est-ce qui l'empêchait de

pousser l'embarcation hors du trou où elle s'était abritée ?

De la sorte, Yves courait un double risque : le premier de perdre l'occasion, le second d'attraper une balle au milieu du corps.

Il renonça donc à prendre l'offensive, et, se blottissant entre les pierres, il se borna à surveiller son ennemi.

Ce qu'il avait prévu se réalisait.

Lentement, très lentement, avec mille précautions, le bateau sortait du couloir de roche comme d'une alvéole.

Le mât devenait distinct. Bientôt l'avant apparut, se détachant avec netteté. Puis, debout à l'arrière, un homme se montra, pesant sur la gaffe qu'il appuyait alternativement sur l'une et l'autre des parois. Yves reconnut Balahic.

Puis l'intrépide matelot rejeta le croc dans le fond du canot et se mit à godiller avec assurance. L'instant d'après l'embarcation flotta en eau libre, et Le Braz put voir son ennemi hisser le pic. La voile se déploya largement.

Mais, au moment où Balahic s'appropriait à manœuvrer le foc, Yvon le vit s'arrêter tout d'un coup et tendre l'oreille.

Il se fit attentif, surpris de cette hésitation, ayant comme une prescience qu'il allait être témoin de quelque chose d'insolite.

Le jour s'abaissait rapidement, et la côte de Trebeurden se violait tandis que la mer prenait à l'orient des tons d'ardoise.

Un coup de sifflet, rapide, énergique, troua le silence, suivi presque aussitôt d'un second, puis d'un troisième.

Balahic parut s'orienter. Un quatrième appel lui indiqua le chemin qu'il devait suivre.

Alors il n'hésita plus. Deux coups d'aviron le jetèrent hors des éboulis. Le vent le prit et lui fit doubler un banc de hauts-fonds, et Yvon put le voir gouverner à bâbord et gagner obliquement vers la lieue de grève. C'était là, sans nul doute, qu'on l'attendait.

Yves Le Braz quitta son abri, descendit en courant le versant opposé, rejoignit la route de Plestin. Puis, sans arrêter, il s'élança sur l'étroit sentier longeant la mer qui aboutissait à la chapelle de Saint-Efflam.

Il y a une demi-lieue de Plestin à Saint-Efflam. Yves la franchit en quelques minutes. Afin d'échapper aux regards de l'homme qui attendait Balahic, il se jeta à travers champs, et, sous le couvert des bois, parvint aux mamelons qui dominant la grève.

La grève était déserte. La mer montante n'était qu'à une dizaine de mètres de l'uniforme chaussée courant le long de la plage.

Il était joyeux, le bon Yves. Il se félicitait à cette heure de n'avoir pas cédé à son premier mouvement, d'avoir su attendre.

Sur le bord de la route, un cheval, la bride traînante, broutait l'herbe maigre, poussée entre les rocs.

A cinquante pas plus loin, un homme, qui paraissait impatient, allait et venait sur la bordure de sable et galets.

Je les tiens ! pensa Yvon Le Braz.

Il porta la main à sa ceinture et eut un geste de désappointement. Elle était dégarnie. Son pistolet n'y était plus.

Il avait dû tomber pendant la course haletante qu'il venait de fournir, et il n'avait pas le loisir de revenir sur ses pas pour le chercher.

Sa contrariété ne fut pas de longue durée, il haussa ses formidables épaules avec un mouvement d'insouciance, et, tirant de sa poche un couteau à gaine de cuir, il le prit entre ses dents. Son plan était fait désormais.

L'homme du bord de l'eau avait cessé de marcher, et, satisfait sans doute, avait poussé une exclamation :

" Devil's head ! Shall he not com ! "

Yvon avait désespéré de reconnaître ses traits sous l'ombre grandissante. Voici que l'Anglais venait de se livrer lui-même.

L'un ou l'autre, pensa joyeusement l'hercule, j'aurai l'un ou l'autre.

En ce moment il vit la barque de Balahic empour-

ner sa voile dans un dernier rayon du couchant et atterrir. D'un bond, Ralph Gregh sauta de la levée de galets sur la grève, afin de courir plus vite au-devant de son complice.

Alors le Breton, sûr de n'être point vu, alla prendre le cheval par la bride et l'emmena doucement à deux cents mètres plus haut, sur la route de Plestin. Il y avait la meilleure pâture d'herbe fraîche, l'animal se mit à paître avidement.

Yvon prit la sangle de la selle et la coupa à moitié du tranchant de son couteau.

Puis il se cacha derrière un tronc d'arbre du sentier après avoir pris soin de tourner la tête du cheval du côté de Plestin.

La conversation de Balahic et de Ralph ne fut pas longue.

Yves entendit les pas rapides de l'Anglais sonner sur la chaussée granitique ; il vit la barque s'enfuir dans le crépuscule.

Il attendit, retenant son souffle, le couteau entre ses dents, le jarret tendu, ramassé sur lui-même, prêt à bondir.

Dans la pénombre, Ralph Gregh n'avait pas vu son cheval. Il le chercha, en jurant et maugréant.

Il l'aperçut enfin, broutant à la place où le Breton l'avait amené.

Alors il vint à lui. Pour se mettre en selle, il devait passer entre la bête et les rochers derrière lesquels se cachait Yves.

Il mit le pied à l'étrier et prit son élan. Sous l'effort et le poids, la sangle se rompit d'un seul coup. L'Anglais tomba en arrière.

D'un seul bond Yves fut sur lui, le genou sur sa poitrine, le couteau sur sa gorge.

" Ne bouge pas, sur lui chien, ou tu es mort ! " ordonna-t-il d'une voix brève.

Et, tandis que l'Anglais, étourdi, épouvanté, demeurait inerte, Yves prit les deux pistolets passés à la ceinture de son ennemi terrassé, en mit un à la sienne, et, relevant Gregh d'une seule secousse, le poussa devant lui, la gueule du second pistolet appuyée sur la nuque.

" Marche droit ! " murmura-t-il à son oreille.

Le misérable comprit que toute résistance était impossible. La main de fer du colosse lui serrait le bras à le briser, et les doigts entraient dans la chair. Sombre, incapable d'une réflexion, il se laissa conduire sans regimber où il plut à son formidable ennemi de l'entraîner.

Yves avait passé la bride du cheval sur son bras gauche. L'animal suivait docilement.

La nuit était entièrement faite maintenant. Le groupe tragique se retourna, et, laissant Plestin en arrière, s'avança sur la maigre chaussée dans la direction du Roc'h-ar-laz, cette Roche-qui-Tue, de laquelle la terrible association avait tiré son nom.

Elle apparaissait avec son noir profil dans la nuit et la lune naissante l'éclairait vaguement.

Et, ainsi découpée sur l'ombre environnante, elle revêtait une majesté terrible et sublime. Il semblait qu'elle eût une âme.

Tout à coup Yves s'arrêta, et du fond de sa robuste poitrine fit jaillir le long appel des pêcheurs de la côte.

Un cri analogue y répondit du sommet du Roc'h-ar-laz. Puis on put entendre des pas précipités sur la chaussée ; on vit des torches zigzaguer dans les ténèbres, éclairant d'errants fantômes. En un instant, vingt ou trente marins apparurent et s'assemblèrent autour d'Yves.

" Monsieur le comte est-il là ? demanda vivement Yvon Le Braz.

— Je suis là, Yves, répondit une voix que l'hercule reconnut et qui le fit tressaillir de joie.

— Dieu est juste, notre Monsieur ! s'écria-t-il, tandis que celui-ci se montrait à la lueur des torches. Voyez un peu ce que j'amène."

Et, faisant signe à quelques-uns des pêcheurs qui l'entouraient, il poussa son prisonnier entre leurs robustes mains.

" Allons ! vous autres, dit-il, amarrez-moi propre-

ment celui-ci. Et mettez-y de la délicatesse : Monsieur est Anglais."

En un clin d'œil, Ralph fut saisi et ficelé comme une andouille. On le coucha au rebord du fossé.

"Où as-tu cueilli ce particulier-là, Yves, mon gars ? demanda le comte de Plestin. Voici un camarade qui le suit depuis ce matin."

Il montra Kerbrec'h qui, tout joyeux, n'en pouvait croire ses yeux et se disposait à raconter sa chasse infructueuse.

"J'avais perdu sa piste après Plouaret, expliqua-t-il. Il avait trop d'avance sur moi."

Mais on n'avait pas de temps à perdre aux narrations oiseuses. M. de Plestin interrompit Kerbrec'h.

"Tu nous raconteras ton histoire plus tard, mon gars. Pour le moment, laisse parler Yvon."

Celui-ci n'était pas bavard de son naturel. Il lui fallut pourtant narrer en détail son aventure, comment il avait surpris Balahic dans la niche rocheuse où il abritait sa barque, puis entendu l'appel venu de la grève ; comment enfin il était parvenu à s'emparer de l'Anglais.

"Présentement, Monsieur le comte, conclut Le Braz, le matelot m'a échappé, et c'est certain qu'il navigue du côté de l'Anglais. M'est avis qu'il faudra arracher la langue à ce coquin-ci pour qu'il nous dise ce qu'il a bien pu raconter à son camarade.

—Tu as raison, mon gars, répliqua Roger de Plestin ; nous allons l'interroger sur l'heure."

Il donna rapidement des ordres. Deux hommes chargèrent Ralph Gregh sur leurs épaules, et l'on gagna le manoir à travers champs.

Depuis les événements de mai, le manoir était inhabité. Seuls, la nourrice du petit Robert de Plestin et son mari étaient demeurés à leur poste, vivant sur les dépendances de la maison principale, fidèles gardiens du manoir abandonné.

Mais, depuis dix jours, à la faveur des rapides et dramatiques événements qui venaient de s'accomplir, Roger de Plestin rentrait tous les soirs sous le toit de ses pères. Il en avait fait le quartier général de ses opérations militaires, en attendant que son innocence reconnue, ou plutôt l'éclatante justice qu'il attendait, lui permît de franchir au grand jour et la tête haute, le seuil de sa maison.

Il fallait donc se cacher, actuellement, pour mieux accomplir l'œuvre que l'on avait à accomplir.

La troupe s'enfonça sous le couvert, après avoir éteint les torches. Elle gagna les dépendances du manoir et entra sans bruit dans les salles avoisinant la cuisine. Sur un signe d'Yves Le Braz, Kerbrec'h et deux hommes jetèrent un paquet de sarments et de lande sèche dans le four au pain. Comme les volets étaient étroitement fermés, l'un d'eux battit le briquet et ralluma une torche.

On avait couché le captif sur une table de chêne. Le Braz s'approcha de lui et l'interrogea :

"Ecoute, camarade, dit-il, et regarde bien ce four. Tu nous a empêchés d'y cuire notre pain. Nous allons t'y rôti toi-même."

Comme l'avait fait le notaire Jorge Darros, Ralph Gregh demanda grâce.

"Soit ! fit M. de Plestin en s'approchant, nous te ferons grâce, si tu réponds à nos questions. Qu'as-tu dit à Balahic ?

L'Anglais eut un regard farouche. Il se raidit et répliqua :

"Tuez-moi ! Je ne parlerai pas,

—Allume, Kerbrec'h !" ordonna Yves, qui saisissant le prisonnier à plein le corps, l'emporta jusqu'à la gueule du four.

La flamme lécha le bois sec, qui crépita en lançant d'innombrables étincelles. Les pieds nus de l'Anglais se crispèrent sous la chaleur.

"Grâce ! proféra-t-il dans une sorte de rugissement. Tuez-moi, je ne parlerai pas.

—Chauffez de plus près !" commanda l'hercule, qui avait remis son fardeau à d'autres bras.

Ceux-ci poussèrent le misérable plus avant. Les pieds et les jambes touchèrent la pierre brûlante, et la braise frôla les talons.

Une effroyable clameur de désespoir s'exhala des

lèvres de l'Anglais. Les forces humaines ont des limites. Il s'évanouit.

On le ramena, et à peine eut-il recouvré ses sens, qu'Yvon, implacable, lui demanda :

"Veux-tu parler, ou préfères-tu que nous recommencions ?"

Et, comme le prisonnier s'obstinait dans son mutisme, derechef on l'approcha de l'orifice incandescent.

Alors le misérable fléchit. Il parla. Il avoua à ses tortionnaires qu'à cette même heure Killerton devait être à Morlaix en conférence avec Jean Bon Saint-André, pendant que Saint-Julien portait au fort Taureau l'ordre d'exécution d'Alain. Il ne dit rien de Balahic.

"Allons, prononça Roger de Plestin d'une voix grave, il nous faut être tous, au point du jour, au pied du fort Taureau."

IV

MARI ET FEMME

Au moment où Ameline, pâle, mais résolue, s'apprêtait à tenter son suprême effort, Jean Prigent s'était élancé vers elle :

"Madame, avait-il supplié, Madame, ne tentez pas Dieu. Alain lui-même, s'il était ici, vous le défendrait.

—Jean, répondit-elle, impérieuse cette fois, j'aime encore mieux la mort avec Alain que la vie sans lui. Ceci est le dernier moyen qui nous reste de le sauver. Ne vous opposez donc plus à mes projets.

—Mais moi, supplia le jeune homme, que vais-je donc faire ?

—Vous, répondit-elle, ne prenez conseil que de vous-même. Rappelez-vous qu'Alain vous a permis de le délivrer, s'il n'était pas rentré le cinquième jour. Il y en aura dix demain qu'il est détenu et que son sort est aux mains de ce bandit.

—Soit ! s'écria le jeune homme. Je ne puis faire moins que vous, noble et vaillante femme. Si la journée de demain doit éclairer la mort de mon frère, elle éclairera aussi les sanglantes funérailles que nous lui ferons. Toute la Roche-qui-Tue sera avec moi demain sous les murs du fort Taureau."

Ameline lui tendit la main. Il se mit à genoux pour la baiser, en pleurant.

"Confiance et courage, Jean ! lui cria-t-elle. Dieu nous protège."

Et tandis que le jeune chef sortait de la chambre pour courir à l'accomplissement de ses devoirs de commandant, la comtesse, aidée de Le Bellec, franchissait le mur d'appui de la fenêtre et s'avancait sur la crête du toit jusqu'à l'ouverture de la maison opposée, où l'attendait la nièce de l'hôtelier.

Quand celle-ci lui eut prêté la main pour pénétrer dans la maison opposée, Ameline lui demanda :

"Menez-moi à la chambre qu'il doit occuper."

La jeune femme prit les devants et, par de sombres corridors, fit pénétrer la comtesse dans une vaste pièce carrée dont les murs et les portes disparaissaient sous de hautes et larges tentures de damas rouge. Le lit était drapé dans des rideaux de même étoffe.

"C'est bien," fit Ameline, qui vida sa bourse dans la main de son guide, malgré le refus qu'elle en faisait.

"Non, prenez, mon enfant, il n'est pas sûr que vous ne soyez pas inquiétée pour ce qui va se passer ici. Il est juste que vous ayez une compensation."

Puis, appelant Le Bellec, qu'elle cacha derrière les rideaux du lit, elle congédia amicalement l'hôtesse avec ces mots :

"Laissez-nous seuls maintenant, mon enfant. Vous ne pouvez plus nous aider qu'en priant pour nous."

La jeune femme sortie, Ameline dit à Mathurin :

"Tiens ton couteau prêt. Tu ne frapperas que sur mon ordre. Il vaut mieux le garder vivant."

Elle était étrangement belle en ce moment, d'une beauté de vierge guerrière et terrible, celle qu'on nommait jadis la douce comtesse Ameline.

Le Bellec obéit sans mot dire. Le serviteur était à la hauteur de la maîtresse qu'il servait. Il tint son couteau tout ouvert dans sa main.

Alors Ameline souleva une tenture dissimulant une porte dans l'épaisseur du mur, et attendit.

Elle n'eut pas longtemps à attendre.

Un bruit de pas résonna dans le corridor, des pas d'homme. Une main tourna le loquet. Quelqu'un entra.

"Ah ! ça, on a donc oublié d'éclairer ma chambre ? cria une voix que la comtesse reconnut sur-le-champ. Holà ! qu'on m'apporte de la lumière ! Il fait noir ici comme dans un four.

—Voilà, voilà, citoyen," répondit une autre voix toute tremblante, celle de l'hôtelière, qui accourait un chandelier à la main.

Killerton prit le flambeau de sa main le déposa sur une table, ferma la porte, puis, après un examen circulaire, mais sommaire, de la pièce, vint s'asseoir, ou plutôt se laisser tomber sur un vaste fauteuil à la Voltaire placé de l'autre côté de la table.

Le comte Arthur était soucieux. Un pli sombre rayait son front, se reliant à un autre pli profondément creusé entre les sourcils.

En même temps des exclamations sourdes, des mots, des membres de phrases trahissaient son inquiétude ou son impatience.

"Que fait Saint-Julien ? Pourquoi ne rentre-t-il pas ? Et Ralph ! A-t-il rejoint l'autre ?"

Il se croyait sans témoin. L'âme a souvent de ces lassitudes. Elle éprouve le besoin de laisser exhaler ses préoccupations. C'est une sorte de soulagement. Il arrive aux hommes les plus discrets de parler seuls. La confiance leur est un exutoire d'autant plus utile, qu'ils croient ne livrer leurs secrets qu'à eux-mêmes. C'était le cas d'Arthur de Kergroaz, lord Killerton.

Il était inquiet, positivement. Il y avait huit heures en ce moment qu'il s'était séparé de ses compagnons, et, en vérité, le délai n'était que normal, étant donnée la distance que ceux-ci avaient à parcourir en un aussi bref laps de temps.

Mais tout délai semble long à ceux qui attendent.

Il resta assis un assez long temps. Mais ce repos le fatigua, le silence qui l'entourait lui pesait. Peut-être y sentait-il la présence de témoins invisibles ? Peut-être ce tête-à-tête dans l'ombre était-il trop plein de remords ?

Le remords, d'ailleurs, allait prendre corps et prendre à ses yeux une plus terrifiante réalité.

Pour la seconde fois, Killerton venait de faire le tour de sa chambre, et, en le faisant, il avait ôté le ceinturon qui serrait son écharpe tricolore à sa taille, et déposé sur sa table son sabre et ses pistolets. Une curiosité assez naturelle le poussa vers les angles inexplorés de la pièce. Il s'approcha de la tenture rouge sous laquelle Ameline s'était dissimulée, et la souleva.

Un cri rauque, étouffé, monta de sa poitrine. Il recula brusquement, les cheveux dressés sur la tête, les mains tendues en avant comme pour éloigner une vision funeste, blême d'épouvante, les yeux hagards, hors de l'orbite. Une épouvante sans nom le pétrifiait.

Sous la lueur faible du chandelier, Ameline était debout et le considérait d'un regard fixe.

Et vraiment, vue de la sorte, elle était bien plutôt un spectre sorti de la tombe qu'une créature vivante.

Pâle elle-même, rigide dans les vêtements qu'elle portait le jour du meurtre, les vêtements de Marie-Ange Le Hélo substitués aux siens, toute blanche dans cette parure funéraire, elle était effrayante pour quiconque l'eût contemplée, mais surtout pour des yeux troublés par le remords.

La jeune femme pouvait le voir trembler, secoué par le frisson de la peur ; elle entendit claquer ses dents.

Alors elle fit un pas vers lui. Il recula lentement vers la table, fasciné, ne pouvant détacher les yeux des siens :

"Ameline ! pardon ! pardon !" implora-t-il d'une voix cavernueuse, qui montait des profondeurs de ses entrailles.

PIERRE MAEL.

(A suivre)